

ACTE II, SCÈNE VII.

AMOUR ET AMOURETTE,



DRAME EN CINQ ACTES, MÊLÉ DE CHANT,

par MM. d'Ennery et Eugène Grangé,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 12 AVRIL 1842.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUVIVIER	M. Dorlanges.	MALVINA, grisette	Mme Leroux.
OSCAR BOURRICHON, étudiants.	M. Armand-Villot.	LE RÉGISSEUR	M. Jules.
ERNEST DUVIVIER, étudiants.	M. Anatole.	UN DOMESTIQUE	M. Desquels.
TIBURCE, étudiants.	M. Belmont.	UN MARCHAND DE COCO	M. Antoine.
SOSTHÈNE GODARD, étudiants.	M. Palaiseau.	UN MARCHAND DE CONTRE-MARQUES	M. Bien-Aimé.
Le père LAHIRE	M. Ferdinand.	UN SPECTATEUR	M. Alphonse.
Mme DUVIVIER	Mlle Clorinde.	UN GARÇON DE CAFÉ	M Auguste.
PAULINE, grisette	Mlle Judith.		

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

La cour du théâtre du Luxembourg, prise de la grille ; au fond, la façade du théâtre ; café à droite, un marchand de gâteaux à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTHÈNE, UN MARCHAND DE COCO, PLUSIEURS MARCHANDS DE CONTREMARQUES, ETUDIANTS *et* GRISETTES, GARÇONS DE CAFÉ ; *puis* OSCAR.

Au lever du rideau des Étudiants, des Grisettes et autres spectateurs sortent en foule du théâtre.

CHŒUR.

AIR *du Garde moulin* (L. Puget).

Ici, de la pièce nouvelle
Le s'cond acte vient de finir.
Il fait une chaleur mortelle,
Et vite il faut nous rafraîchir

SOSTHÈNE, *à part, très-agité.*

Ah ! voilà le second acte terminé ! dire que c'est mon drame, mon grand drame qu'on est en train de jouer, là-dedans, au théâtre de Bobino, et que j'ignore comment ça marche !

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène tels qu'ils le sont au théâtre, à partir de la gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

UN MARCHAND DE COCO.

A la fraîche qui veut boire?

Plusieurs spectateurs l'entourent.

SOSTHÈNE, *à part.*

Il paraît que ça a été chaudement.

UN MARCHAND DE CONTREMARQUES, *à un spectateur.*

Mon général, si vous ne rentrez pas, faites-moi-z-en cadeau.

SOSTHÈNE, *à part.*

Comment, si vous ne rentrez pas!... Visigoth! Mais il rentrera. Ah! si j'étais l'autorité, j'abolirais les marchands de contremarques. (*Les spectateurs vont se placer aux tables du café et consomment. D'autres achètent des gâteaux, Sosthène se promène agité.*) L'inquiétude me dévore, je ne tiens pas en place... Au lever du rideau, j'ai eu une peur atroce qui m'a forcé de sortir et je n'ai plus osé rentrer. Je me suis contenté de laisser mon collaborateur dans les coulisses; mais il m'avait promis de venir aitôt la toile baissée, et il n'arrive pas.

OSCAR, *accourant par le fond, à gauche*.*

O mon ami! mon cher ami!

SOSTHÈNE.

Enfin te voilà! c'est fort heureux! Eh bien?...

OSCAR.

Laisse-moi respirer... je suis ému... abasourdi, mort!

SOSTHÈNE.

Mort? (*A part.*) Nous sommes tombés, je vais me trouver mal!

OSCAR.

Le second acte a été enlevé!

SOSTHÈNE.

Comment, enlevé!

OSCAR.

AIR *du Domino noir.*

Déjà commençait mon supplice ..
J'étais tout grelottant
Contre un portant.
Le régisseur dans la coulisse
A frappé les trois coups,
C'est fait de nous!
La scène d'exposition
File sans opposition;
A celle des rivaux
J'entends quelques bravos
Le duel est des plus applaudis,
Je crois même qu'au paradis
Quelques titis
Ont alors crié : Bis!
A la tirade de Camille,
Dans la salle, on pleurait,
On se mouchait;
Et quand le pèr' maudit sa fille,
Un gard' municipal
S'est trouvé mal.

Enfin, mon cher, succès monstre!... Hein! quelle gloire pour nous dans le quartier Latin... nos camarades de l'Ecole de droit vont nous porter en triomphe.

* Oscar, Sosthène.

SOSTHÈNE.

Et moi qui croyais la pièce flambée!

OSCAR.

Du tout; grand succès... Je me fais nommer seul.

SOSTHÈNE.

Comment, seul!

OSCAR.

Oui, c'est arrêté... et puis j'ai un nom qui fera de l'effet. Oscar Bourrichon; c'est sonore! c'est ronflant... D'ailleurs je suis ton doyen, tu n'es à l'Ecole que depuis quinze mois, et il y a dix-neuf ans que je fais mon droit.

SOSTHÈNE.

Ah! bon, tu veux encore tous les profits, toute la gloire... *Ego sum leo*... jusqu'aux billets que tu as gardés.

OSCAR.

Eh! oui, parbleu! mais c'est pour le bien de la chose; je les ai joliment placés, va!

SOSTHÈNE.

Comment ça?

OSCAR.

Je les ai distribués à tous ceux à qui je dois de l'argent, et comme je leur ai promis de les payer avec les droits de la pièce, je suis sûr de leurs applaudissements.

SOSTHÈNE.

Tu as réponse à tout.

OSCAR.

D'ailleurs ne t'ai-je pas laissé deux premières galeries pour Malvina et sa cousine... A propos, les as-tu vues ce soir?

SOSTHÈNE.

Non; il paraît qu'elles sont restées dans la salle.

OSCAR.

Il faut aller les retrouver... tu leur offriras des sucres d'orge... le sucre d'orge est l'ami intime de la grisette.

SOSTHÈNE.

C'est inutile; les voici qui sortent du théâtre.

SCÈNE II.

OSCAR, MALVINA, PAULINE, SOSTHÈNE.

OSCAR, *allant au-devant d'elles.*

Eh! arrivez donc, mesdemoiselles; nous nous occupions justement de vous.

MALVINA.

Vraiment!

SOSTHÈNE.

Nous allions entrer pour vous dire un léger bonsoir.

MALVINA.

Ah! c'est bien aimable de votre part. (*A Oscar.*) Je vous ai aperçu dans la coulisse... vous étiez rouge comme un n'homard.

OSCAR.

C'est l'émotion; mais pourquoi donc n'êtes-vous pas sorties plus tôt?

MALVINA.

Nous voulions attendre que la cohue soit passée... il y a dans les foules des gens si malhonnêtes... Ce n'est pas pas pour moi ce que j'en dis; mais quand on s'est chargée de la surveillance d'une jeune personne innocente et pure...

SOSTHÈNE.

Votre cousine... C'est la première fois que mademoiselle Pauline vient au spectacle?

PAULINE.

Oui, monsieur.

OSCAR.

La première fois! alors vous devez avoir de l'agrément.

MALVINA.

Ne m'en parlez pas... j'ai pleuré comme une biche.

OSCAR.

Pauvre bichon!

MALVINA.

Vous dévez être content, on a fièrement applaudi.

OSCAR.

Mais oui... assez... au surplus, nous ne pouvions pas manquer de réussir avec des spectatrices comme vous.

Déclamant.

Oui, nous devions avoir un sort heureux;
Comment tomber sous d'aussi jolis yeux!

MALVINA.

Tiens, c'est gentil ça... on dirait d'une devise de mirliton. Oh! cet Oscar a-t-il de l'esprit!

OSCAR.

Tous les étudiants sont comme ça.

PAULINE.

Monsieur est étudiant?

OSCAR.

Oui, mademoiselle, il y a dix-neuf ans que je fais mon droit... Mais à propos il faut que nous allions donner un coup d'œil au théâtre.

MALVINA.

Mais nous vous reverrons?

OSCAR.

Parbleu!... nous vous reconduirons chez vous.

MALVINA.

Ah! bien oui, c'est ça.

PAULINE, *bas.*

Que dis-tu donc?

SOSTHÈNE.

J'offrirai mon bras droit à la charmante Pauline.

PAULINE.

Mais, monsieur, je vous remercie; je ne puis accepter.

MALVINA.

Allons, allons, c'est convenu, ici, après le spectacle.

ENSEMBLE.

AIR du *Chevalier du guet.*

OSCAR *et* SOSTHÈNE.

Au revoir donc, mes tourterelles,
A bientôt, et surtout soyez-nous fidèles...
Rentrez d'abord nous applaudir,
Puis ensemble, et gaiement, nous pourrons partir.

MALVINA

Allez, puisque l'on vous appelle;
Mais surtout que l'on soit exact et fidèle;
Nous rentrons pour vous applaudir,
Puis ensemble, et gaiement, nous pourrons partir.

PAULINE.

J'éprouve une crainte mortelle;
C'est manquer aux devoirs d'une demoiselle.
. Elle promet de revenir.
Quoi! ce soir avec eux faudra-t-il partir?

Ils sortent par le fond à gauche

SCÈNE III.

PAULINE, MALVINA.

PAULINE.

Je suis fâchée que tu aies accepté le bras de ces messieurs.

MALVINA.

Tiens! et pourquoi ça?

PAULINE.

C'est que ces jeunes gens sont si singuliers. . Ils ont un ton, des manières qui ne me plaisent pas beaucoup.

MALVINA.

Bah! ils sont très-bien, je t'assure, Oscar surtout... Dieu! quel bon garçon ça fait .. toujours gai, toujours prêt à rire et à folâtrer.

PAULINE.

A son âge!

MALVINA.

C'est vrai, il a trente-neuf ans, mais pour le caractère c'est un enfant au maillot!

PAULINE.

Est-ce que tu l'aimerais?

MALVINA.

Du tout... il ne m'est de rien... seulement il me fait danser à la chaumière, il m'offre de la bière et quelquefois il me mène au spectacle... mais dis donc, et toi, que penses-tu du petit Sosthène? il n'est pas trop mal.

PAULINE.

Tu trouves... il ne me plaît pas à moi.

MALVINA.

Mazette!... tu es bien difficile!

AIR *de Manette.*

Cependant, ma chère,
Des yeux d'ouvrière
Sur l' point d'Angleterre
Ne peuv'nt pas s'user.
Au bout d'la semaine,
Faut qu'elle se promène,
Et qu'quéqu'un la mène
Rire et s'amuser.

PAULINE.

Pour vivre tranquille,
Je viens à la ville
Chercher un asile,
Un réduit obscur.
Je veux rester sage;
Travail et courage

C'est mon seul partage,
Et c'est le plus sûr.

ENSEMBLE.

On travaille en chantant, on se sent le cœur pur ..
Ah! crois-moi, (*bis.*) c'est bien plus sûr.

MALVINA.

Travailler en chantant, se sentir le cœur pur,
J'en conviens, c'est plus sûr,
Mais c'est bien dur.

MALVINA.

Tu as beau dire, il faudra bien finir par faire un choix.

PAULINE.

Oh! je ne suis pas pressée... A propos, as-tu remarqué ces deux jeunes gens qui sont en face de nous à la première galerie?

MALVINA.

Ah! oui, un *châtaigne foncé*, et un blond filasse...

PAULINE.

As-tu vu? ils nous regardaient avec un air...

MALVINA.

Un air bête... j'ai vu ça.

PAULINE.

Ils semblent bien doux, bien honnêtes.

MALVINA.

Et comme ils sont fagotés!

PAULINE

Je les trouve bien plus gentils que ceux de tout à l'heure.

MALVINA.

Allons donc..... des petits *provinciaix* ornés de pantalons trop courts et de souliers lacés!

PAULINE.

Ah! mon Dieu!

MALVINA.

Quoi donc!...

PAULINE.

Ce sont eux qui viennent de ce côté... donne-moi ton bras, ma cousine.

SCÈNE IV.

PAULINE *et* MALVINA, *à l'extrême gauche, sur le devant;* ERNEST, TIBURCE, *au fond à droite.*

ERNEST, *à Tiburce.*

Les voici, ce sont elles.

TIBURCE.

J'avais bien dit que nous les trouverions ici.

PAULINE, *à Malvina.*

N'ayons pas l'air de les voir, au moins.

ERNEST.

Quand nous resterons là... il faut les aborder.

TIBURCE.

Oui, c'est ça, abordons-les.

ERNEST.

C'est que je n'ose pas.

TIBURCE.

Ni moi non plus.

PAULINE.

J'avais tort de craindre, ils ne viennent pas à nous.

MALVINA.

En voilà des bêtats, premier numéro.

ERNEST.

Voyons, porte la parole..... sois galant, que diable!

TIBURCE.

Sois galant toi-même.

MALVINA.

Allons, l'acte va commencer, rentrons.

PAULINE.

Oui, viens... rentrons.

ERNEST, *bas.*

Ah! mon Dieu! elles vont nous échapper. (*Haut, et courant à elles.*) Mesdemoiselles*!

PAULINE.

Ah!

MALVINA, *se détournant.*

Plaît-il?

ERNEST, *timidement.*

Mesdemoiselles, un mot, je vous prie.

MALVINA, *sèchement.*

Un mot! Voyons ce mot.

ERNEST.

C'est...

MALVINA.

C'est?...

ERNEST, *très-troublé.*

C'est que je... (*Très-vite.*) C'est mon cousin qui voulait vous parler.

TIBURCE, *reculant.*

Moi! du tout, je n'ai absolument rien à vous dire. (*A part.*) Est-il bête donc lui!

PAULINE, *à part.*

Comment! voilà tout...

MALVINA.

Allons, viens, ma chère... Tu vois bien que ces messieurs n'ont pas pris leur moka; ils veulent s'amuser à nos dépens.

ERNEST.

Nous!... ah! pouvez-vous croire...

MALVINA.

C'est des farceurs... de gros farceurs!... adieu, gros farceurs.

Elles font un pas pour rentrer au théâtre.

ERNEST.

Mesdemoiselles! mesdemoiselles! oh! je vous en supplie, écoutez-moi.

PAULINE.

Eh bien! monsieur, qu'avez-vous à me dire?

ERNEST.

Mademoiselle, mon cousin Tiburce et moi nous sommes au spectacle tout en face de vous.

TIBURCE.

De sorte que nous n'avons pu faire autrement que de vous regarder.

MALVINA.

Dam! à moins que d'être louches!

ERNEST.

Et en vous regardant de vous trouver bien jolies!

* Ernest, Pauline, Malvina, Tiburce.

MALVINA.

Dam ! à moins que d'être aveugles.

ERNEST.

Ça ne vous fâche pas, mademoiselle?

PAULINE.

Mais... non... si... non... monsieur.

MALVINA.

Ça ne nous fâche pas ; enfin?

TIBURCE.

Enfin, ne vous voyant pas dans l'entr'acte...

ERNEST.

Nous craignions que vous ne fussiez indisposées.

PAULINE.

Ah ! mon Dieu, non ; je vous remercie, monsieur.

MALVINA, *à part.*

Fussiez... Il a dit fussiez... Peste !

TIBURCE.

Et nous venions vous offrir...

MALVINA.

Quoi donc ?

TIBURCE.

Nos services.

MALVINA.

Merci, monsieur, nous n'avons aucune soif ; je ne *consumerai* rien dans cet entr'acte-ci.

ERNEST.

Cependant, mesdemoiselles... à la fin du spectacle, si vous vouliez nous permettre de vous accompagner...

MALVINA.

Y pensez-vous?

TIBURCE.

De vous offrir...

MALVINA.

Quoi donc ?

TIBURCE.

Un fiacre.

MALVINA.

Un fiacre ! (*A part.*) C'est des jeunes gens comme il faut. (*Haut.*) Désolée, monsieur, mais nous n'avons besoin de personne ; on doit venir nous chercher.

ERNEST.

Ah ! que c'est fâcheux !... Vous venez souvent à ce théâtre ?

PAULINE.

Moi, oh ! non monsieur, je suis depuis si peu de temps à Paris ! je venais de perdre mon père, ancien militaire... et comme je n'avais plus de famille, de soutien là-bas... j'ai quitté Metz pour venir à Paris.

ERNEST.

Vous êtes de Metz... mais mon cousin et moi nous en arrivons aussi.

MALVINA.

Bah ! vous êtes Lorrains ? je vous prenais pour des Champenois.

Duvivier sort du théâtre, s'arrête au fond, à droite, et écoute.

ERNEST.

Comment donc se fait-il que nous ne nous soyons pas connus plus tôt?

TIBURCE.

Nous étions au collége à Nancy ; c'est peut-être pour ça que nous ne nous sommes pas rencontrés à Metz.

MALVINA.

Au fait, c'est une raison.

ERNEST.

Et vous êtes pour longtemps ici ?

PAULINE.

Oh ! certainement... je viens retrouver ma cousine Malvina, pour apprendre à travailler en dentelles.

ERNEST.

Moi, je viens pour suivre mon cours de droit.

TIBURCE.

Et moi de médecine.

MALVINA.

J'en étais sûre... Je le disais à Pauline, vous êtes des apprentis étudiants.

M. DUVIVIER, *à part.*

Les voilà qui causent avec des grisettes ; tenons-nous à l'écart, et observons.

Il se retire dans le café.

MALVINA.

Ah çà, l'entr'acte va finir, il faut nous séparer.

ERNEST.

Déjà ! mais j'y songe... j'ai aperçu une place libre à côté de vous.

PAULINE.

Oui... oui... en effet il y a une place.

ERNEST.

Si vous vouliez nous permettre de l'occuper... nous sommes deux, mais en nous serrant un peu...

TIBURCE.

Avec ça que j'ai un gros homme derrière moi qui me met perpétuellement ses genoux dans le dos.

PAULINE.

Dam !

MALVINA.

Nous ne pouvons pas nous y opposer, ma chère; une salle de spectacle, c'est comme l'omnibus, tout le monde y a des droits.

ERNEST.

Vous consentez?... Ah ! quel bonheur !... (*A Pauline.*) Je vais être près de vous... je pourrai vous dire combien j'ai de plaisir à vous voir.

DUVIVIER, *à part.*

Ah ! ah ! les gaillards !

TIBURCE.

Nous dirons des bêtises en mangeant des oranges...

MALVINA, *à part.*

Décidément c'est des jeunes gens très comme il faut !

ERNEST, *offrant son bras.*

Mademoiselle Pauline...

TIBURCE, *de même.*

Mademoiselle Malvina...

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Giselle.*

Allons, entrons, le plaisir nous appelle;
On va bientôt, je crois, recommencer.

TIBURCE *et* ERNEST.

Mais, je le sens, cette pièce nouvelle
Pour mon bonheur trop vite doit cesser.

MALVINA *et* PAULINE, *à part.*

Mais, je le sens, à la pièce nouvelle
Bien plus encor je vais m'intéresser.

TIBURCE, *à Malvina.*

C'est décidé, près de vous je m'installe,
Le drame ainsi m'amusera bien mieux.

ERNEST, *à Pauline.*

Nous serons deux pour une seule stalle,
Mais, plus gêné, j'en serai plus heureux.

Sur la reprise de l'ensemble, ils rentrent au théâtre.

SCÈNE V.

DUVIVIER, *seul.*

Pauline! Malvina!... Eh bien, j'en apprends de belles!... Ah! mes drôles, à peine depuis huit jours dans la capitale, et déjà vous voilà en contact avec des femmes... vous offrez des oranges, vous faites des déclarations... vous ne vous doutez pas que je vous ai suivis, que je vous observais du fond d'une loge grillée... Quel parti prendre?... faire un éclat! non, cela ne vaudrait rien; mais avant de repartir pour Metz, je saurai jusqu'à quel point cela peut devenir sérieux... Je connais l'influence d'une première liaison sur la vie d'un jeune homme... Restons au grand air et guettons-les sortir... (*Il s'asseoit à une des tables du café et appelle.*) Garçon!

LE GARÇON, *entrant.*

Que faut-il vous servir?

DUVIVIER.

De la bière et un journal... (*Le Garçon le sert.*) Comme cela ils ne pourront m'échapper.

SCÈNE VI.

OSCAR; DUVIVIER, *au café et lisant le journal.*

OSCAR, *entrant par le fond à gauche.*

Le troisième acte vient de commencer... J'ai une diable de venette!... Tant qu'on a joué la part de ce polisson de Sosthène j'ai tenu bon, je suis resté sur la brèche, dans la coulisse, à côté du pompier... mais à présent il s'agit de la mienne, c'est ma prose qu'on débite, et ma foi je me suis esquivé. (*Voyant Duvivier.*) Eh bien, ce monsieur... mais il a une contremarque, et il ne rentre pas... A quoi pense-t-il donc?... Une bonne tête! ça doit applaudir... J'ai envie de lui dire que c'est commencé... (*Allant à lui.*) Monsieur!

DUVIVIER, *saluant et sans se déranger.*

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

OSCAR.

Pardon si je vous dérange, mais vous ignorez sans doute... c'est levé...

DUVIVIER.

Levé... quoi?

OSCAR.

Le rideau, et comme je vous voyais une contremarque...

DUVIVIER.

Ah! je comprends; monsieur serait peut-être bien aise... (*Lui présentant sa carte.*) Si vous vouliez accepter...

OSCAR, *étonné.*

Hein! (*A part.*) Il m'offre une contremarque pour voir ma pièce!

DUVIVIER.

Ne craignez pas de me priver, j'aime mieux rester ici... Je suis entouré dans cette loge de gens si bruyants, si insupportables, des espèces de claqueurs enthousiastes.

OSCAR, *à part.*

Mes créanciers!... Il paraît qu'ils chauffent... bon!

DUVIVIER.

Et puis, entre nous, l'ouvrage n'est pas fameux.

OSCAR.

Comment, pas fameux!... Monsieur n'est pas de Paris?

DUVIVIER.

Non, monsieur; j'habite la province.

OSCAR, *à part.*

C'est un Limousin!

DUVIVIER.

Mais il ne faut pas avoir une grande habitude de la scène parisienne pour juger que c'est pitoyable.

OSCAR.

Pitoyable!... Mais, monsieur... (*A part.*) O Molière!... on a sifflé Tartufe!

SCÈNE VII.

OSCAR, SOSTHÈNE, *entrant par le fond à gauche*, DUVIVIER, *au café.*

SOSTHÈNE.

Oscar! Oscar!

OSCAR.

Eh bien, qu'est-ce que tu as?... qu'est-il arrivé?

SOSTHÈNE.

Ce qu'il est arrivé?... on murmure.

OSCAR.

On murmure!

SOSTHÈNE.

Oui, comme ça.

Il imite un sifflement.

OSCAR.

Mais alors, on siffle?

SOSTHÈNE.

Hélas! oui, mon ami, on appelle Azor!

OSCAR.

Allons, bon!... du galoubet!... Eh! c'est ta faute aussi, tu n'as pas de talent*!

SOSTHÈNE.

Mais c'est ta part qu'on siffle!

DUVIVIER, *à part.*

Qu'entends-je!

* Sosthène, Oscar, Duvivier au café.

OSCAR.

Ma part... ma part... c'est toi qui seras nommé.

DUVIVIER, *à part.*

Qu'est-ce que j'ai fait là ?... c'était l'auteur !

OSCAR.

Et Pauline, Malvina qui sont dans la salle...

DUVIVIER, *à part, et se levant.*

Pauline ! Malvina !... les noms de mes grisettes ! Tâchons de réparer ma sottise... (*A Oscar.*) Monsieur...

OSCAR.

Tiens, c'est vous !

DUVIVIER.

Je viens vous faire mes excuses... Sans avoir le plaisir de vous connaître, j'ai porté sur votre ouvrage un jugement un peu sévère.

OSCAR.

Oui, en effet.

SOSTHÈNE, *bas, à Oscar.*

Quel est donc ce monsieur ?

OSCAR, *bas, à Sosthène.*

C'est un Limousin !

DUVIVIER.

Mais vous sentez, j'étais très-mal placé... quelquefois à première vue les beautés d'une pièce échappent... il y en a beaucoup dans votre pièce.

OSCAR.

Monsieur... (*A Sosthène.*) Salue donc !

DUVIVIER.

Non, vraiment... c'est très-remarquable.

OSCAR.

Ah ! monsieur !... (*A Sosthène.*) Salue derechef.

SOSTHÈNE, *s'inclinant.*

Monsieur le Limousin...

DUVIVIER *.

Ah ça, dites-moi, tout à l'heure vous parliez, il me semble, de deux jeunes ouvrières... mesdemoiselles...

SOSTHÈNE.

Pauline et Malvina.

DUVIVIER.

C'est cela même... Vous semblez les connaître à merveille.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémise.*

Ce sont de petites grisettes,
De mœurs?...

SOSTHÈNE.

Pures comme le lait.

DUVIVIER.

Un peu légères et coquettes ?

SOSTHÈNE.

Halte-là, monsieur, s'il vous plaît ;
Ce sont pour les mœurs, la sagesse,
Des Cornélie et des Lucrèce.

OSCAR.

Des vestales, j'en suis certain,
En qui nous vîmes, un matin,
Toutes les vertus de la Grèce
Refleurir au quartier Latin.

* Sosthène, Duvivier, Oscar.

DUVIVIER.

Oh ! des vestales, des Lucrèce... qui elles acceptent le bras de jeunes gens qu'elles ne connaissent pas !

OSCAR.

Comment ! qu'elles ne connaissent pas !... Ah ça, de qui parlez-vous ?

DUVIVIER.

De deux étudiants qui étaient ici tout à l'heure avec elles, et qui viennent de les accompagner dans la salle.

SOSTHÈNE.

Ah ! bigre !

Il remonte un peu.

OSCAR.

Ah ! fichtre !... mais cela ne se passera pas comme ça !... Il y a dix-neuf ans que je fais mon droit, et je ne dois pas souffrir que de nouveaux débarqués...

DUVIVIER, *à part* *.

Comment ! est-ce que ce seraient les amoureux de ces demoiselles ?

SOSTHÈNE.

Je les attends ici, après le spectacle, et nous verrons.

OSCAR.

Oui, nous verrons !... ils vont payer pour les siffleurs.

DUVIVIER, *à part.*

Ah ! malheureux !... je viens de leur mettre une querelle sur les bras.

SCÈNE VIII.

DUVIVIER, SOSTHÈNE, LE RÉGISSEUR, OSCAR.

LE RÉGISSEUR, *arrivant par le fond à gauche.*

Ah ! messieurs, je vous cherchais... La pièce va finir, qui faudra-t-il nommer ?

OSCAR.

Lui, Sosthène.

SOSTHÈNE.

Mais...

LE RÉGISSEUR.

Comment, monsieur Oscar, vous gardez l'anonyme pour un si beau succès !

OSCAR.

Comment, un si beau succès !... mais Sosthène m'a dit qu'on avait sifflé !

LE RÉGISSEUR.

Ce n'était rien... (*On entend des applaudissements éloignés.*) Tenez, entendez-vous comme on applaudit ?

OSCAR.

Mais alors c'est bien différent... je me nomme seul.

LE RÉGISSEUR.

Seul !

SOSTHÈNE.

Ah ça, mais permets donc...

* Duvivier, Sosthène, Oscar.

OSCAR, *plus fort.*

Je me nomme seul!... Allez, régisseur, allez.

Le Régisseur sort. Ils se retirent au fond à gauche.

SCÈNE IX.

DUVIVIER, *sur le devant à gauche*, SOSTHÈNE, OSCAR, *vers le fond à droite.*

SOSTHÈNE.

Pour le coup, c'est trop fort!... je m'insurrectionne à la fin.

OSCAR.

Eh! laissons là notre pièce, et ne songeons qu'à guetter nos rivaux.

SOSTHÈNE.

Au fait, oui, j'ai soif de taloches, j'ai faim de calottes.

DUVIVIER, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment les tirer de là?

SOSTHÈNE.

Voilà qu'on commence à sortir, mettons-nous en embuscade, et s'ils sont avec nos belles, je cogne!

OSCAR.

Nous cognons!

Ils se retirent au fond, à gauche.

DUVIVIER, *à part.*

Que faire?... quel parti prendre?

Il gagne l'extrême droite. Plusieurs individus sortent du théâtre.

AIR : *Ronde du roi Jean.*

Ah! bravo! bravo!
Le bel ouvrage!
Ah! bravo!
C'est un sujet nouveau.
Au talent
Donnons notre suffrage.
C'est touchant,
Ça fera de l'argent.

UN SPECTATEUR *, *à Duvivier.*

Eh! voilà ce monsieur qui était avec nous dans la loge. Comment, monsieur, vous n'êtes pas rentré... vous avez eu tort; d'honneur, c'est charmant!... Je voudrais trouver les auteurs pour les complimenter...

DUVIVIER, *à part.*

Ah! quelle idée!... (*Haut.*) Les auteurs, justement, je puis vous les montrer... les voici... là-bas!

OSCAR *et* SOSTHÈNE, *s'avançant.*

Hein! que nous veut-on?

OSCAR, *à part.*

Oh! mes billets de faveur!... tous mes créanciers **!

DUVIVIER.

Ce sont ces messieurs qui désirent vous féliciter...

TOUS, *l'entourant.*

Bravo! bravo!... c'est parfait, monsieur Oscar!

* Spectateurs, le Spectateur parlant, Duvivier.
** Créanciers, Sosthène, Oscar, Duvivier.

DUVIVIER, *à Oscar.*

Tiens, ils vous connaissent?

OSCAR, *bas.*

Oui, ils me doivent de l'argent.

SOSTHÈNE, *voulant s'échapper.*

Mais permettez, il faut que nous retournions nous mettre en observation.

OSCAR.

Nous attendons du sexe.

DUVIVIER, *les retenant *.*

Du tout, du tout... vous n'échapperez pas à votre ovation... Messieurs, je suis un ami des lettres, et pour célébrer un aussi beau succès, je vous offre du punch à tous!

TOUS.

Du punch!

SOSTHÈNE.

Mais, monsieur, je vous réitère...

OSCAR.

On pourrait s'impatienter.

DUVIVIER.

Messieurs, entourons-les; qu'ils ne puissent nous quitter, les ingrats!... (*Allant au café.*) Garçon, du punch!

TOUS.

Garçon! du punch!

DUVIVIER.

Venez, venez à cette table.

TOUS.

A cette table!

On entraîne Oscar et Sosthène, et on les force à prendre place à la table, de façon qu'ils tournent le dos au théâtre et ne peuvent voir les personnages qui vont sortir.

ENSEMBLE.

AIR : *Une députation de Demoiselles* (L. Puget).

Qu'on les emmène!
Qu'on les entraîne!
Qu'on les enchaîne!
Retenons-les!
Oui, pour m'en croire,
Nous allons boire
A leur victoire,
A leur succès!

OSCAR et SOSTHÈNE.

On nous emmène!
On nous entraîne!
Sans trop de peine,
Nous, suivons-les!
Plus d'humeur noire :
Il nous faut boire
A notre gloire,
A nos succès!

On sert le punch.

SCÈNE X.

ERNEST, PAULINE, MALVINA, TIBURCE, *sortant du théâtre et se tenant à l'écart vers la gauche* **; OSCAR, SOSTHÈNE, DUVIVIER, CRÉANCIERS, *assis au café et buvant.*

ERNEST, *à Pauline.*

Permettez que je vous escorte;

* Créanciers, Sostène, Duvivier, Oscar.
** Oscar, Sosthène, Duvivier, Créanciers assis au café et buvant.

Il fait noir, je crains le danger.

TIBURCE, *à Malvina.*

Seulement jusqu'à votre porte,
Ah ! laissez-moi vous protéger.

MALVINA.

Messieurs, grand merci.
Je l'ai dit, on doit nous attendre.
N'ayez nul souci,
On viendra nous chercher ici.

PAULINE.

C'est vrai ; mais pourtant
Ils tardent beaucoup à s'y rendre.

MALVINA.

C'est impatientant !
Mais ils viendront dans un instant.

TOUS LES BUVEURS.

A vos succès !

OSCAR *et* SOSTHÈNE.

A nos succès !

MALVINA, *faisant un pas vers le café.*

Que vois-je !... Ils sont en train de boire du punch !

PAULINE.

Ils nous ont sans doute oubliées !

MALVINA.

Les monstres !

ERNEST.

Eh bien, ne leur dites rien, ne les dérangez pas... un fiacre est là ; consentez à y monter avec nous...

PAULINE.

Oh ! non, cela ne serait pas bien.

MALVINA.

Bah ! j'accepte pour me venger... d'ailleurs, je ne peux pas aller à pied ; j'ai perdu une jarretière.

REPRISE.

OSCAR *et* SOSTHÈNE.

Puisqu'en famille
Le punch pétille,
Qu'il coule et brille
A nos essais !
Plus d'humeur noire,
Il nous faut boire
A notre gloire,
A nos succès !

LES AUTRES.

La flamme brille,
Le punch pétille...
Nous, en famille
Célébrons-les !
Oui, pour m'en croire,
Il nous faut boire
A leur victoire,
A leur succès !

Les buveurs portent un toast sur cette reprise. Ernest, Pauline, Malvina, Tiburce, s'éloignent avec précaution par le premier plan à gauche.

ACTE DEUXIEME.

Une chambre d'étudiant assez élégante ; porte au fond, cheminée à gauche au premier plan ; table-bureau à droite, au premier plan, chargée de livres, papiers, plumes, écritoire ; chaises dépareillées.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALVINA, TIBURCE, SOSTHÈNE, OSCAR, PAULINE, ERNEST.

Tiburce, étendu sur deux chaises, fume dans une grande pipe ; Malvina, debout derrière lui, achève de le friser; Sosthène, assis sur un petit tabouret, écrit sur ses genoux; Ernest, assis près de la table à droite, lit son code; Pauline s'occupe d'un ouvrage de dentelle; Oscar, à cheval sur une chaise, joue du flageolet. Tableau.

SOSTHÈNE, *répétant ce qu'il écrit.*

Mon cher oncle !

MALVINA, *à Tiburce.*

Tenez-vous donc tranquille, je ne peux pas vous friser.

TIBURCE.

Eh ! c'est ma polissonne de pipe qui est bouchée... Donnez-moi une épingle.

MALVINA.

Ah ! bah ! vous fumerez plus tard ; vous m'envoyez de la fumée dans les yeux, que j'ai l'air d'un jambon de Bayonne...

SOSTHÈNE, *répétant.*

Mon cher oncle !... Ah ça, Tiburce, vas-tu dicter ?... Si tu crois que ça m'amuse de rester là dans cette position de Chinois...

TIBURCE.

D'abord en ta qualité d'homme de lettres, c'est à toi d'écrire les nôtres.

TOUS.

C'est vrai !

SOSTHÈNE.

Bien obligé !

TIBURCE.

Et puis d'ailleurs celle-ci n'est-elle pas dans l'intérêt général ?

SOSTHÈNE.

Comment ça ?

TIBURCE.

Eh ! oui, parbleu ! puisqu'il s'agit de tirer une carotte au cher oncle... or, celle-ci est au profit de la communauté... car maintenant nous sommes tous amis.

SOSTHÈNE.

Quoique vous nous ayez soufflé nos deux conquêtes.

OSCAR.

Je n'ai plus de consolation que dans ceci.

Il joue du flageolet.

SOSTHÈNE.

Mais il s'est trouvé que j'étais de Metz, que

vous étiez de Metz, que ces demoiselles étaient de Metz, enfin que nous étions tous de Metz... l'affaire pouvait s'arranger.

TIBURCE.

Elle s'est arrangée, et depuis ce temps nous ne nous quittons plus.

OSCAR.

Et nous mettons tout en commun comme les quatre fils Aymond.

Il joue du flageolet.

ERNEST.

Ah! pour l'amour de Dieu, Oscar, laisse donc là ton flageolet; on ne s'entend pas ici.

PAULINE.

Vous empêchez Ernest de travailler.

OSCAR.

Vous ne ressemblez guère à Fifine... en voilà une qui aimait un peu le flageolet!

MALVINA, *passant près d'Oscar.*

Mais qu'est-ce que c'est donc que cette Fifine dont vous parlez toujours?

OSCAR.

Fifine!... c'est mon premier amour... c'est un souvenir de ma jeunesse, il y a dix-neuf ans... je commençais mon droit.

AIR *du Retour de Pierre.*

Un soir d'été, je vis Fifina,
Nous nous parlâmes en marchant;
Je lui trouvai la taille fina,
Elle me trouva bien méchant;
Vivant d'espoir, d'eau fraîche et de galette,
Que demandais-je, heureux vainqueur?
Rien que l'amour de ma grisette,
Rien qu'une chaumière et son cœur;
Rien que la Chaumière et son cœur,
La grand' Chaumière avec son cœur!

MALVINA.

Saperlotte!... que ça de passion!... Et comment ça a-t-il fini?

OSCAR.

Faut dire que j'étais jaloux comme un capricorne... Un soir, après une scène assez virulente, je venais de la quitter à sa porte... la fureur m'avait cloué au pavé, et j'étais indécis si je la tuerais ou si j'irais faire une poule... je me décidai pour le billard; mais de bloc en bloc, la partie se prolongea jusqu'au surlendemain, et lorsque, fait au même, je me rendis chez Fifine pour implorer mon pardon, j'appris qu'elle avait quitté le quartier Latin...

TOUS.

Ah! bah!

OSCAR.

Oui, partie, envolée!... Et depuis ce temps... (*Il joue l'air: Bon voyage, monsieur Dumolet.*) Voilà, mes chers amis, ce que c'est que Fifine!

SOSTHÈNE, *répétant.*

Mon cher oncle!... Mais voyons donc, Tiburce; voilà une heure que je suis sur ton cher oncle.

TIBURCE, *dictant.*

Ecris... Je pioche comme un forcené.

SOSTHÈNE, *répétant en écrivant.*

Cené...

TIBURCE.

Je passe mes jours à l'amphithéâtre...

SOSTHÈNE, *même jeu.*

Théâtre...

TIBURCE.

Et mes nuits à disséquer dans ma chambre.

SOSTHÈNE, *répétant.*

Séquer dans ma chambre... Après?

TIBURCE.

En ce moment, je suis enfermé avec un professeur, qui, émerveillé de mes progrès, vient tout exprès chez moi pour me donner des leçons particulières...

SOSTHÈNE, *même jeu.*

Culières...

TOUS.

Ah! très-bien! très-bien!

MALVINA, *qui a regagné sa place, montrant Tiburce.*

Et dire que c'est mon élève!... (*A part.*) Si son oncle n'est pas content, excusez!

TIBURCE.

Je... je... Ah ça, Oscar, toi qui as de l'imagination, trouve donc quelque chose.

OSCAR.

Volontiers. (*A Sosthène.*) Écris... (*Dictant.*) Comme je ne sors jamais de chez moi, je n'ai besoin que de deux cents francs pour menus achats, tels que lancettes, bistouris, allumettes chimiques allemandes...

TOUS.

Ah! bravo! bravo!

TIBURCE, *à Ernest* *.

Et toi, monsieur le Caton, j'espère bien que tu vas en demander autant!

ERNEST.

Moi!

TIBURCE.

Sans doute; ne t'y es-tu pas engagé?

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je!

ERNEST.

Cependant...

TIBURCE.

Oh! pas de cependant... tu l'as promis, et tu tiendras ta parole.

LES TROIS AUTRES.

Oui, oui!

SOSTHÈNE.

Ah! si ma vieille tante voulait, nous ne manquerions pas d'argent!

OSCAR.

Elle n'aurait qu'à se laisser trépasser un peu... ça lui serait si facile avec la maladie qu'elle a...

MALVINA.

Quelle maladie?

OSCAR.

Quatre-vingt-trois ans... et elle néglige ça!

* Malvina, Sosthène, Oscar, Tiburce, Pauline toujours assise, Ernest travaillant à la table.

MALVINA.

Quelle imprudence!

SOSTHÈNE.

Alors j'aurai dix mille francs de rentes; plus de panne, plus de dîners à quatorze sous chez cet horrible Viot.

OSCAR.

Viot, surnommé l'Aquatique, parce que le vin est à jamais banni de ses tables.

TIBURCE.

Qui nous donne des gibelottes sans lapins.

SOSTHÈNE.

Et des beffteacks qui, de leur vivant, ont dû servir dans la cavalerie.

TIBURCE.

Ah ça, en attendant l'argent de mon oncle, comment allons-nous faire aujourd'hui? je suis à sec.

SOSTHÈNE.

Moi, idem.

OSCAR.

Et moi, ibidem... le ciel s'occupe si peu du destin des auteurs...

Déclamant :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

TIBURCE.

Ah! une idée!... nous n'avons pas le sou, mais il me reste mon manteau.

TOUS.

Un manteau!

TIBURCE.

Nous sommes au mois de mai, un manteau devient inutile.

OSCAR.

D'ailleurs, on pourrait te le voler... il vaut mieux le confier aux grands parents.

SOSTHÈNE.

Portons-le chez ma tante.

TIBURCE.

C'est ça, et noce à mort toute la semaine... Ernest, tu en seras *?

ERNEST.

Mais tu n'ignores pas que dans huit jours je dois passer mon dernier examen, et je ne sais si je pourrai...

Pauline le regarde.

TIBURCE.

Hein!... qu'est-ce que ça veut dire?... Tu viendras, ou nous nous brouillons tous avec toi.

TOUS.

Oui, oui, il faut qu'il vienne.

ERNEST.

Eh bien! puisque vous le voulez absolument, j'irai avec vous.

Mouvement de Pauline.

TIBURCE.

A la bonne heure donc!... Je monte chercher mon manteau, et de là chez ma tante.

* Malvina, Sosthène, Oscar, Tiburce, Ernest, Pauline.

ENSEMBLE.

AIR : *Ma blanche nacelle.*

Vive la joie! et sans attente,
Courons chez ma tante,
Pour la prier incognito
D'accrocher mon/son manteau.

TIBURCE, *à Ernest.*

Bientôt nous allons revenir,
Écris ta lettre en notre absence.
On a beau se voir en finance,
Il faut songer à l'avenir.

REPRISE.

Ils sortent.

SCÈNE II.

PAULINE, ERNEST.

ERNEST, *s'asseyant près de la table et se disposant à écrire.*

Voyons, puisqu'ils le veulent, écrivons à mon père.

PAULINE.

Et... qu'est-ce que vous allez lui écrire, mon ami?

ERNEST.

Dam! je vais lui demander ces deux cents francs..... si je sais sous quel prétexte, par exemple...

PAULINE.

Vous n'auriez pas besoin de prétexte si vous ne demandiez rien, mon ami.

ERNEST.

Sans doute.

PAULINE.

Et puis, tromper ses parents... Il me semble que s'il est toujours mal de faire des mensonges, il est encore plus mal d'en écrire.

ERNEST.

Mais songe donc que j'ai promis...

PAULINE.

Oui, en effet, vous avez promis de demander de l'argent à votre père.

AIR *du Banquet du bal.*

Mais cet argent qu'il croira nécessaire
A vos travaux, vos besoins sérieux,
Ne doit servir, soyez sincère,
Qu'à des plaisirs frivoles et coûteux.
Oui, la parole est chose vénérée,
Mais cette fois est-elle bien sacrée!
Non, quelque chose me dit là
Que vous n'écrirez pas cela.
Ah! quelque chose me dit là :
Il ne peut écrire cela!

ERNEST.

Je ne dis pas... mais qu'est-ce que je vais donc écrire alors?

PAULINE.

C'est tout simple... voulez-vous que je dicte?

ERNEST.

Oui, c'est cela, dicte-moi... (*Il écrit.*) « Mon » cher père... » Après?

PAULINE, *s'appuyant sur son épaule.*

« C'est dans huit jours que ja dois passer mon » dernier examen: bientôt, je l'espère, vous ra- » cevrez le prix de tous vos sacrifices, bientôt je » seral avocat. »

ERNEST, *souriant.*

Oh! oh! quella assuranee!

PAULINE, *dictant.*

« Le travail, qui ma paraissait un peu rude » dans les commeneements, est devenu pour mol » un plaisir. »

ERNEST.

C'est vrai, mais grâce à toi!... tu venais passer tes journées près de moi, tu égayais ma solitude et me rendais l'étude moins aride.

Il va pour l'embrasser.

PAULINE, *le repoussant doucement.*

Achevons notra lettre. « Et aujourd'hui même » des amis viennent de m'inviter à une partie de » plaisir; mais eomma eela m'empêeherait d'aller » au cours, j'al préféré refuser... »

ERNEST, *posant la pluma.*

Ah! par exemple, ja t'arrête là...

PAULINE.

Pourquoi done?

ERNEST.

Et votra morala, mademoiselle... S'il est mal de faire des mensonges, il me semble qu'il est plus mal eneore d'en écrire.

PAULINE.

Eh bien?

ERNEST.

Tu veux que je dise que je ne vais pas avee eux?...

PAULINE.

Cette phrase rendra votre père si heureux!

ERNEST.

C'est vral, mais c'est un mensonge.

PAULINE.

Mais si vous refusiez ce dîner, ce n'en serait plus un.

ERNEST.

Je te comprends... Eh bien, oui, je leur dirai que je n'irai avee eux que demain.

PAULINE.

Demain vous avez votre conférence...

ERNEST.

C'est juste... eh bien, après-demain...

PAULINE.

Soit!... Ah! mais j'y songe... après-demain e'est jeudi, jour où nous avons l'habituda d'aller ensemble porter quelques secours à eette panvre mèra Bernard, qui est malade à l'Hôtel-Diau... ella est si heureuse quand elle nous voit, et une bonne aetion, ça vaut toujours mieux qu'nn plaisir...

ERNEST.

Mais alors eomment faire?... ear à moins de ne pas y aller du tout...

PAULINE.

Mon Dieu, oui, ce serait le seul moyen... mais vous vous ennuieriez peut-être trop avec moi.

ERNEST.

M'ennuyer... allons done!

Même air.

C'est en vain que ton cœur m'accuse,
Près de toi je me sens heureux;
C'est donc décidé, je refuse,
Et je n'irai point avec eux.

PAULINE, *sautant de joie.*

Ah! que vous êtes gentil!

ERNEST, *finissant sa lattre.*

Et e'est toujours ainsi; mademoiselle me fait faira tout ce qu'elle veut.

PAULINE.

Vous n'avez pas de regrets, je l'espère?

ERNEST.

Non, car je songe au bonheur de mon père,
Et quelque chose me dit là:
J'ai bien fait d'écrire cela.

REPRISE ENSEMBLE.

SCÈNE III.

PAULINE, MALVINA, TIBURCE, OSCAR, SOSTHÈNE, ERNEST.

TIBURCE.

Victoire!... le clou s'est montré magnifique... soixante-dix livres tournois!

OSCAR, *à Ernest.*

Comment, farceur, tu n'es pas eneore prêt?

SOSTHÈNE.

Dépêche-toi donc, nous t'attendons pour aller chez le traiteur.

MALVINA.

Faire attendre une dame, ça n'est pas galant.

ERNEST.

Merci, mes amis, merci, mais je ne puis être des vôtres.

TOUS.

Que dit-il?

ERNEST.

J'ai réfléchi... il m'est impossible de manquer le eours aujourd'hui.

TOUS.

Il refuse!

OSCAR.

Messieurs, il y a dix-neuf ans que je fais mon droit, et e'est la premièra fois qua j'éprouve un pareil refus da la part d'un ami... Ah! je suis profondément ému.

SOSTHÈNE.

C'est une défeetion.

TIBURCE.

Un scandale!

MALVINA.

Une boulette!... refuser un dîner ehez Flicoteau!...

TIBURCE.

Enfin, le eroiriez-vous, messieurs? il a eneore sa montre.

TOUS, *avec horreur.*

Ah!...

OSCAR.

Et moi qui en ai déjà dévoré quatorze, de montres... cinq d'or et neuf d'argent!

TIBURCE.

Au moins as-tu écrit ta lettre?

ERNEST.

La voici. (*A part.*) Je n'ose leur dire que je n'ai point demandé...

TIBURCE, *passant près d'Ernest* *.

Donne ; Sosthène les mettra toutes les deux à la poste.

SOSTHÈNE.

C'est ça; encore à moi de faire les commissions.

MALVINA.

Et toi, Pauline, est-ce que tu restes ici?

PAULINE.

Sans doute**.

MALVINA.

Pauvre victime!... je la plains!...

OSCAR, *à part, et jetant un regard sur Pauline.*

Il faudra que j'aie une explication avec elle.

SOSTHÈNE, *même jeu.*

Je reviendrai lui offrir une vengeance.

TIBURCE, *se plaçant entre Oscar et Sosthène en bas, s'isolant d'Ernest et de Pauline qui causent entre eux* ***.

Je conçois un fameux projet... Au lieu de dîner au restaurant, nous apporterons les comestibles ici, et bon gré, mal gré, il faudra bien qu'il soit des nôtres.

ENSEMBLE.

AIR *du Tourbillon.* (Musard.)

Allons,
Partons!
A la fête
Qu'on s'apprête!
Allons,
Partons!
Faisons
Sauter les bouchons.

Ils sortent en galopant.

SCÈNE IV.

ERNEST, PAULINE.

ERNEST, *qui, sur la ritournelle, a pris ses livres et son chapeau.*

Et moi, pendant qu'ils vont s'amuser, je cours à l'École de droit. Au revoir, Pauline!

PAULINE, *lui tendant la main.*

Au revoir, mon ami... (*Lorsqu'il va pour sortir.*) Ernest!

ERNEST.

Eh bien?

PAULINE.

Mon ami, vous avez été bien raisonnable, bien docile aujourd'hui... embrassez-moi.

* Pauline, Malvina, Oscar, Sosthène, Tiburce, Ernest.
** Malvina, Oscar, Sosthène, Tiburce, Ernest, Pauline.
*** Malvina, Oscar, Tiburce, Sosthène, Ernest, Pauline.

ERNEST.

Ah! (*Il l'embrasse.*) Chère Pauline!

Il veut encore l'embrasser.

PAULINE.

C'est bien! allez-vous-en... adieu!

ERNEST.

A bientôt!

Il sort.

SCÈNE V.

PAULINE, *puis* OSCAR *et* SOSTHÈNE.

PAULINE.

Ah! que je suis contente! que je suis joyeuse d'avoir réussi!... Ce bon Ernest, il est un peu faible de caractère, il se laisserait entraîner comme les autres... comme son cousin... heureusement, je suis là pour le retenir, le conseiller.

OSCAR, *entrant précipitamment.*

Vous êtes seule?... Bravo!

PAULINE.

Monsieur Oscar!... Qui vous ramène?...

OSCAR.

Oui, c'est moi; j'ai laissé les amis au café où ils m'attendent, et je viens vous demander une explication.

PAULINE.

Une explication!

SOSTHÈNE, *paraissant tout à coup.*

Une explication!... part à deux!... j'en suis!

OSCAR.

Comment! te voilà aussi... *Tu quoque!*

SOSTHÈNE.

Moi *quoque!*... j'accours pour le même objet.

PAULINE.

Enfin cette explication...

OSCAR.

Voilà!... sous le frivole prétexte d'étudier son droit, Ernest se sépare de nous...

SOSTHÈNE.

Aussi, nous venons vous aider à vous insurger et à vous venger!...

PAULINE.

Me venger!

OSCAR.

AIR : *Jadis Daniel aimait Jenny* (Lady Melvil).

Quand nous allons danser
Valser,
En fourmilière,
A la Chaumière,
Lui, sortant du rang,
Nous lâchant d'un cran,
Vous laisse en plan,
Le tyran!

PAULINE.

C'est vrai!

SOSTHÈNE.

Quand du logis nous fuyons tous
Pour Romainville,
Ou l' pèr' Latuile,

* Oscar, Pauline.
** Oscar, Pauline, Sosthène.

Il reste avec vous,
Et sons les verroux
Vous tient loin de nous,
Le jaloux!

PAULINE.

C'est encore vrai!

Tout bas, messieurs, je dois le dire,
Ici l'un de nous deux
A l'autre impose son empire
Comme un tyran affreux!

OSCAR.

J'en étais sur...

PAULINE.

Mais ce tyran qui sous sa loi
Opprime,
Hélas! sa victime,
Et cause tant d'effroi,
Sur ma foi!
Messieurs, c'est moi!

OSCAR.

Vous... ah! bah! c'est une plaisanterie.

SOSTHÈNE.

Et le motif?

PAULINE.

Le motif, je vais vous le confier pour justifier Ernest.

OSCAR *et* SOSTHÈNE.

Voyons!

PAULINE.

Quelque temps après le jour où je fis au spectacle la connaissance d'Ernest, quand déjà je commençais à partager cet amour qu'il éprouvait pour moi, j'étais à travailler dans ma petite chambre du boulevard Mont-Parnasse, lorsqu'un commissionnaire frappa à ma porte et me remit une lettre. Ne connaissant personne à Paris, d'abord je crus qu'il se trompait, mais il y avait bien dessus : «Pour mademoiselle Pauline Cantel.» Je l'ouvris donc, et jugez de ma surprise, elle était signée Antoine Duvivier...

SOSTHÈNE.

Antoine Duvivier!

OSCAR.

Le père d'Ernest!

PAULINE.

Oui, messieurs, c'était son père qui m'écrivait cette lettre, je l'ai religieusement conservée... la voici, écoutez-la.

Elle la tire de son sein.

OSCAR et SOSTHÈNE.

C'est singulier!

PAULINE, *lisant.*

« Mademoiselle, je vais quitter Paris en y laissant un fils privé des conseils et de l'appui paternels. Ernest a de bons penchants, un cœur noble et généreux; mais toutes ces excellentes qualités pourraient se flétrir et se perdre par de mauvaises fréquentations et des exemples pernicieux. Je sais qu'il vous connaît, qu'il vous aime; mais je sais aussi que vous êtes une honnête fille, et je vous le confie, mademoiselle... Quelque étrange que puisse vous paraître cette démarche d'un père, c'est un dépôt sacré que je remets entre vos mains. Ne détournez jamais mon fils de ses devoirs; ne l'entraînez pas à de folles dépenses, à de vaines dissipations; c'est à vous qu'un jour je demanderai compte de sa conduite... et si elle a été telle que je l'espère, si grâce à vous, à vos conseils, il était devenu un homme distingué... je ne m'explique pas, mademoiselle, mais vous verriez jusqu'où peut aller la reconnaissance d'un père. » J'étais heureuse de cette démarche qu'il faisait auprès de moi, j'étais fière de cette confiance qu'il me témoignait; je me suis promis de m'en être digne... Et quand Ernest me proposait de me conduire à la campagne, au spectacle ou au bal, le cœur me battait bien fort; plus d'une fois j'ai été sur le point de céder; mais alors je relisais cette lettre pour y puiser un nouveau courage, j'essuyais une larme de regret, je reprenais mon ouvrage, et nous restions a travailler ensemble!

OSCAR.

Oh! c'est bien, c'est très-bien... et quoique ça n'entre guère dans mes mœurs à moi, puisqu'il y a dix-neuf ans que je fais mon droit, je déclare que c'est sublime.

SOSTHÈNE.

Ah ça, mais cette récompense qu'il vous promet, qu'est-ce que ça peut être?

PAULINE.

Comment! vous n'avez pas compris!... (*Relisant la dernière phrase.*) « Vous verrez jusqu'où » peut aller la reconnaissance d'un père. » Quelle récompense puis-je espérer... quelle récompense peut-il m'offrir?...

OSCAR.

Parbleu! un bon mariage; elle est un peu digne de lui.

SOSTHÈNE.

Un mariage avec sa maîtresse!

PAULINE.

Sa maîtresse! mais je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été.

OSCAR.

Jamais été!

SOSTHÈNE.

Est-il possible!

PAULINE.

AIR *de Téniers.*

En exauçant ses vœux et sa tendresse,
C'était d'Ernest préparer les regrets;
Il me devra la gloire et la richesse,
Il me devra son rang et ses succès,
On le destine à l'ouvrière obscure,
Et j'ai voulu, veillant sur son bonheur,
Que sa femme fût chaste et pure,
Pour qu'il me doive encore son bonheur.

SOSTHÈNE, *à part.*

Ça me fait plaisir d'apprendre ça!

OSCAR, *riant.*

Comment! ce pauvre Ernest... Ha! ha! ha!...

Au fait, j'al tort de rire... Mais s'il allait ne plus vous aimer !

PAULINE.

Lui ! s'il ne m'aimait plus ! je renverrais à son père la lettre qu'il m'a écrite... je me dirais, ma tâche est finie ici bas... j'irais encore prier une fois à Notre-Dame des Chemps, et une beure après je serais sur la route de Metz.

OSCAR.

Pauline, vous êtes uue breve fille ! Je vous aimais déjà... maintenant je vous vénère... oui, je vous vénère... et je cours au café rejoindre les autres qui s'impetientent.

PAULINE.

J'ai à reporter de l'onvrege, je deseends avec vous.

SOSTHÈNE.

Et moi aussl.

OSCAR.

Du tout. On sait que tu as eu des Idées sur elle, il ne faut pas qu'on vous voie ensemble; tu sortiras tout à l'heure *. Mademoiselle Pauline, voici mon bras. Ah ! sacrebleu ! qu'on m'en montre une pareille dans le quartier Latin, et je peye des cerises.

ENSEMBLE.

AIR.

Sortons tous deux ;
De eette manière,
Ma chère,
Tout est au mieux,
Nous narguons les propos fâcheux.

PAULINE.

Sortons tous deux ;
De eette manière,
J'espère,
Nul envieux
Ne tiendra de propos fâcheux.

SOSTHÈNE.

Sortez tous deux ;
De cette manière,
Ma chère,
Tout est au mieux,
Vous narguez les propos fâchenx.

Oscar et Pauline sortent.

SCÈNE VI.

SOSTHÈNE, *puis* M. DUVIVIER.

SOSTHÈNE.

Jamais sa maîtresse ! Dieu de Dieu ! ça m'a ôté le dôme du Paothéon de dessus l'estomac. Je ne suis pas entièrement purgé de mon amour; il y a des instants où je m'eo ressens... Les passions, c'est comme les rhumatismes, ça vous reprend de temps à autre.

DUVIVIER, *entrant* **.

Monsieur Ernest Duvivier, s'il vous plaît ?

SOSTHÈNE.

Tiens, un étranger ! (*Haut.*) C'est ici chez lui; mais il n'y est pas pour le moment.

* Sosthène, Oscar, Paulioe.
** Duvivier, Sosthène.

DUVIVIER.

En ce cas, je vais l'attendre.

SOSTHÈNE.

Eh ! mais je ne me trompe pas ! C'est vous qui un soir nous avez payé du punch à Bobino !...

DUVIVIER.

En effet, je me rappelle. Vous êtes ce jeune auteur qui...

SOSTHÈNE.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DUVIVIER, *s'asseyant après avoir posé son chapeau sur la cheminée.*

Merci, merci. Mais dites-moi, où est-il donc ?

SOSTHÈNE.

Ernest, il est au cours. Ah ! c'est un garçon studieux, rengé.

DUVIVIER.

Vraiment !

SOSTHÈNE.

Vous le connaissez donc ?

DUVIVIER, *se levant.*

Si je le connais ! Je suis son père.

SOSTHÈNE.

Son père ! Ah ! bah ! Alors j'al deux lettres pour vous.

DUVIVIER.

Deux lettres !

SOSTHÈNE.

Oui, l'une d'Ernest, et l'autre de Tiburce. Je devais les jeter à la poste... mais puisque vous voilà, je vous les remets franco. (*A part.*) De cette manière nous aurons plus tôt le quibus.

DUVIVIER.

Voyons donc ce qu'ils m'écrivent !

SOSTHÈNE.

Voilà qu'il décachète !

DUVIVIER, *parcourant une lettre.*

Celle-ci est de mon fils; il me rend compte de ses études, il me fait part de ses espérances. « Bientôt j'espère être reçu avocat. » Ce cher enfant, s'il pouvait dire vrai !

SOSTHÈNE, *à part.*

Il a l'air ému ! c'est bon signe.

DUVIVIER, *ouvrant la seconde.*

Maintenant celle de mon neveu. (*La parcourant.*) « Je pioche comme un forcené, je passe » mes jours à l'amphithéâtre et mes nuits... » Mais il se fera du mal, je n'entends pas ça.

SOSTHÈNE.

Oh ! soyez tranquille, il est d'une santé robuste, le travail ne le tuera pas.

DUVIVIER.

Ah ! ah ! un post-scriptum, une demande de deux cents francs.

SOSTHÈNE, *à part.*

Il fait la grimace !

DUVIVIER.

Au fait, ce garçon, il en a sans doute besoin, et puisqu'il travaille, je vais... (*Cris et rires au dehors.*) Quel est ce bruit ?

SOSTHÈNE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! les voila ! ils vont tout gâter.

TIBURCE, *au dehors.*

Arrive donc, Malvina!

DUVIVIER.

J'entends la voix de mon neveu.

SOSTHÈNE, *à part.*

Ce sont eux avec le dîner. (*Haut.*) Pardon, monsieur; je vais...

DUVIVIER, *le retenant.*

Du tout, restez; je suis bien aise de m'assurer par moi-même.

Il se retire à l'extrême gauche, tenant toujours Sosthène, et s'en servant comme d'un bouclier derrière lequel il se tient caché.

SCÈNE VII.

DUVIVIER, SOSTHÈNE, TIBURCE, MALVINA, OSCAR.

Tiburce porte un pâté, un jambonneau et un long pain de quatre livres: Malvina est chargée de bouteilles de vin; quant à Oscar, il s'est aussi muni de divers comestibles, et entre autres d'une couronne de pain qu'à la fin du chœur il dépose sur la tête de Malvina. Ils entrent en formant une marche triomphale et sans faire attention aux signes incessants que Sosthène s'efforce en vain de leur faire pour les avertir.

ENSEMBLE.

AIR *des Étudiants.*

Un joyeux étudiant
Doit savoir fair' la noce
Quand il a de l'argent,
Vite, il se flanque un' bosse
A mort! *ter.*
Sans le moindre remord.
Eh! you! piou! piou!
Tra, la, la, la, la, etc.

Ils font un demi-tour sur le théâtre. Tiburce, qui est en tête, se trouve à la fin du chœur face à face avec son oncle.

TIBURCE *.

Dieu! mon oncle!...

Il met le pâté sur la chaise où s'était assis Duvivier.

OSCAR *et* MALVINA.

Son oncle!...

DUVIVIER.

Oui, monsieur, c'est moi qui arrive de Metz pour être témoin de vos progrès.

MALVINA, *à part.*

Tiens, on dirait qu'il est vexé!

DUVIVIER, *à Tiburce.*

Voilà donc comme vous travaillez!

TIBURCE.

Mon cher oncle!

DUVIVIER.

Taisez-vous; vous devriez rougir. Et moi qui croyais à vos belles paroles, et tous cela n'était que mensonges.

OSCAR, *à part.*

Passés au bleu les deux cents francs!

MALVINA, *à part.*

Il me semble pourtant que j'ai rempli ses intentions, je l'ai fièrement perfectionné.

* Sosthène, Duvivier, Tiburce, Malvina, Oscar.

DUVIVIER.

Mais alors, mon fils est perdu!

SCÈNE VIII.

SOSTHÈNE, DUVIVIER, PAULINE, OSCAR, MALVINA, TIBURCE.

PAULINE, *accourant.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!...

TOUS.

Quoi donc?

PAULINE.

Ernest est reçu; il est avocat.

TOUS.

Avocat!

DUVIVIER.

Qu'entends-je!... Comment, mademoiselle!...

PAULINE, *surprise.*

Un étranger!

DUVIVIER.

De grâce, instruisez-moi.

PAULINE.

Mais, monsieur...

DUVIVIER.

Oh! vous pouvez parler; je suis son père.

PAULINE.

Son père, vous! vous, monsieur!

DUVIVIER.

Vous disiez donc?...

PAULINE.

Je reportais de l'ouvrage, et en passant devant l'École de droit, je vis un groupe d'étudiants; ils parlaient d'un air animé, et j'entendis prononcer le nom d'Ernest. Sans trop savoir pourquoi, je me sentis saisie d'un heureux pressentiment. Je m'approchai, et j'appris qu'Ernest, qui ne devait passer son examen que dans huit jours, venait de remplacer un jeune homme qui manquait à l'appel, et qu'il avait été reçu.

TOUS.

Reçu!

DUVIVIER.

Il se pourrait!... Ah! cette nouvelle efface tous mes chagrins!... Mais où est-il? où est-il donc?

SCÈNE IX.

SOSTHÈNE, DUVIVIER, ERNEST, PAULINE, OSCAR, MALVINA, TIBURCE.

ERNEST, *accourant et apercevant Duvivier.*

Mon père!

Il se jette dans ses bras.

DUVIVIER.

Mon Ernest!

AIR *de la Sentinelle.*

Combien je suis joyeux de tes succès!
Tant de bonheur! ah! je n'osais y croire!
Le jour approche où du barreau français
Mon fils doit être et l'orgueil et la gloire.

ERNEST.

En ce moment ne soyons point ingrats;

Par ses conseils, sur une route aride
Un ange a soutenu mes pas,
Et près du but ne doit-on pas
Se ressouvenir de son guide?
Faisant passer Pauline près de Duvivier.
Voici mon guide *.

DUVIVIER.

Oui, je savais cela... je m'en doutais du moins. (*A Pauline.*) Mon enfant, vous étiez digne de ma confiance, et je tiendrai ma parole.

PAULINE.

Ah! monsieur!

MALVINA, *à part.*

Eh bien! et moi donc?

DUVIVIER, *à Malvina.*

Quant à vous, mademoiselle...

MALVINA, *à part.*

Ah! enfin, c'est mon tour!

DUVIVIER.

Je vous ferai connaître mes intentions.

MALVINA.

Ça suffit, monsieur; j'attendrai.

DUVIVIER.

Mon neveu, je suis trop heureux pour vous gronder aujourd'hui; plus tard nous aurons une explication.

TIBURCE.

Ça ne presse pas, mon oncle.

* Sosthène, Duvivier, Pauline, Ernest, etc.

DUVIVIER.

A propos, vous devez connaître un étudiant... monsieur Sosthène Godard!

SOSTHÈNE.

Mais c'est moi, monsieur.

DUVIVIER, *lui remettant une lettre.*

En ce cas, j'ai à mon tour une lettre à vous remettre de Metz.

SOSTHÈNE.

Ah! bah!...

DUVIVIER, *allant reprendre son chapeau.*

Maintenant, Ernest, viens embrasser ta mère.

ERNEST.

Comment! ma mère est à Paris?

DUVIVIER.

Oui, mon ami. (*Bas à Pauline en l'amenant sur le devant la scène.*) Adieu, mademoiselle... Demain, venez me voir à l'hôtel Meurice, où je suis descendu, et vous recevrez la récompense que je vous ai promise.

PAULINE, *à part.*

Demain!... Ah! demain je serai heureuse!

SOSTHÈNE, *qui a ouvert sa lettre.*

Ah! ciel! qu'ai-je lu! feu ma tante est défunte!

Il tombe assis sur la chaise où se trouve le pâté, qu'il écrase.

OSCAR, MALVINA, TIBURCE.

Ciel! le pâté!...

Ils courent à Sosthène et le font lever. Pendant ce mouvement Duvivier sort avec Ernest en jetant un regard sur Pauline. — Le rideau baisse.

ACTE TROISIEME.

Un salon chez M. Duvivier, à l'hôtel Meurice; porte au fond, portes latérales; fauteuils; à droite un guéridon, à gauche un secrétaire.

SCÈNE PREMIERE.

DUVIVIER, Mme DUVIVIER, *en toilette de réception et assise près du guéridon.*

DUVIVIER.

Oui, ma chère amie; voilà ce qu'a fait cette jeune fille, cette petite grisette... C'est grâce à elle, à ses conseils, que notre Ernest est aujourd'hui notre orgueil.

Mme DUVIVIER, *se levant.*

Vous voyez que les grisettes sont bonnes à quelque chose.

DUVIVIER.

Oh! n'allons pas trop loin non plus; ce n'est qu'une exception.

Mme DUVIVIER.

Comment, une exception! En vérité, il ne vous sied guère de dire du mal des grisettes. Qu'est-ce que j'étais donc, s'il vous plaît, quand vous m'avez épousée? tout bonnement une petite enlumineuse du quartier Saint-Jacques.

DUVIVIER.

C'est bien, c'est bien, je sais cela.

Mme DUVIVIER.

Mais j'avais la taille fine, le regard fripon.

DUVIVIER, *galamment.*

Tu l'as encore, Amélie.

Mme DUVIVIER.

Enfin, à l'époque dont je parle, cela vous tourna la tête au point que vous m'offrîtes de m'épouser. Je demandai un mois pour réfléchir, et je me décidai lelendemain. J'espère, monsieur, que vous n'eûtes jamais à vous en repentir.

DUVIVIER.

Jamais, chère amie; je fus parfaitement heureux. Cependant mes deux frères qui ont fait de brillants mariages...

Mme DUVIVIER.

Est-ce moi qui vous ai empêché d'augmenter votre fortune? c'est la faute de votre intelligence et non celle de votre femme.

DUVIVIER.

Amélie!... Mais silence, voici votre fils.

SCÈNE II.

DUVIVIER, ERNEST, *entrant par le fond*, Mme DUVIVIER.

ERNEST, *gaîment.*

Bonjour, mon père! Bonjour, ma bonne mère.

DUVIVIER.

Bonjour, mon Ernest. (*Avec importance.*) Monsieur l'avocat, je vous salue.

Mme DUVIVIER.

Mais viens donc près de moi que je te voie, que je t'examine un peu. Sais-tu que tu es très-joli garçon! Seulement tu ne sais pas mettre ta cravate.

DUVIVIER.

Bah! bah!

AIR *de l'Écu de six francs.*

Eh! mon Dieu! que sert la toilette!
Pour lui le seul point important
C'est une instruction complète
Qui lui donne un nom éclatant.

Mme DUVIVIER.

En effet, c'est très-important.
Apprends donc, puisque ça le flatte,
Apprends ton Code jusqu'au bout.
Les lois, l'éloquence, et surtout
Apprends à mettre ta cravate.
Apprends le Code, mais surtout, etc.

Attends, attends, je vais t'arranger ça. Là, voilà qui est mieux

DUVIVIER.

Ah ça, mon fils, tu sais que pour fêter ta réception, nous donnons aujourd'hui un grand déjeuner. As-tu fait tes invitations?

ERNEST.

Oui, mon père; ainsi que vous me l'avez permis, j'ai engagé quelques amis intimes.

DUVIVIER.

Mais ce n'est pas tout; ta mère et moi, nous nous sommes occupés de ton avenir, nous avons des projets.

ERNEST.

Des projets!

Mme DUVIVIER.

Eh bien, n'allez-vous pas déjà bavarder! vous savez bien que c'est une surprise que nous lui ménageons.

ERNEST.

Une surprise!

DUVIVIER.

Oui, c'est un secret que nous ne devons te confier que tantôt.

ERNEST.

Tenez, mon père, puisque je vous trouve si bien disposé, j'ai envie de vous demander une grâce.

Mme DUVIVIER.

Laquelle?

DUVIVIER.

Voyez-vous, il commence son métier d'avocat; le voilà déjà qui demande... Et cette grâce, monsieur?...

ERNEST.

Est celle de ce pauvre Tiburce, qui est là tout honteux, qui n'ose pas entrer.

DUVIVIER.

Allons, qu'il vienne!

Ernest court à la porte du fond, et fait signe à Tiburce d'entrer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TIBURCE.

TIBURCE.

Me voici, mon oncle.

DUVIVIER.

Ah! c'est vous, monsieur le vaurien!

ERNEST.

Mon père, vous m'avez promis de le ménager.

Mme DUVIVIER.

C'est possible; mais moi, je n'ai rien promis, et je me charge de lui faire de la morale, et de la bonne. Avancez, mon neveu; il paraît que vous menez une jolie conduite?

TIBURCE.

Ma tante...

Mme DUVIVIER.

Vous perdez votre temps, vous fréquentez l'estaminet. Voyons, qu'avez-vous appris depuis que vous êtes à Paris?... Répondez... Rien, n'est-ce pas?...

TIBURCE.

Pardon, ma chère tante; j'ai appris...

Mme DUVIVIER.

Quoi?...

TIBURCE.

J'ai appris... d'abord le flageolet.

ERNEST, *bas.*

Tais-toi donc!

Il passe à la droite de son père *.

DUVIVIER.

Le flageolet... voilà quelque chose de fort utile!

Mme DUVIVIER.

Enfin, c'est un talent d'agrément; j'aimais assez le flageolet autrefois... (*sévèrement*) mais j'espère que vous avez appris autre chose?

TIBURCE.

Certainement, ma tante... à jouer au billard.

DUVIVIER.

Le billard, à présent!...

Mme DUVIVIER, *à son mari.*

Taisez-vous donc, puisque c'est moi qui me charge de le gronder... (*A Tiburce.*) C'est affreux! monsieur; c'est abominable... le billard... hum! (*changeant de ton*) es-tu fort?

TIBURCE.

Très-fort; je gagne toujours.

* Ernest, Duvivier, Tiburce, Mme Duvivier.

Mme DUVIVIER, *passant devant Tiburce* *.

Ah! s'il gagne toujours, il ne dépense jamais d'argent ; il n'y a rien à dire.

DUVIVIER.

Eh bien, si c'est comme ça qu'elle le gronde.

Mme DUVIVIER.

Néanmoins tu as eu tort de négliger tes études pour des arts d'agréments... Sais-tu danser ?

DUVIVIER.

Belle question!

TIBURCE.

Je sais un peu le.....

Il danse.

Mme DUVIVIER, *à part.*

Ça n'était pas connu de mon temps, ça. (*Haut.*) Enfin, mon neveu, je vois que pour être médecin il ne te reste plus à apprendre que la médecine.

TIBURCE.

Que la médecine...

DUVIVIER.

C'est peu de chose.

Mme DUVIVIER.

Mais j'espère que mes sages remontrances te profiteront à l'avenir.

TIBURCE.

Oui, ma tante.

DUVIVIER.

D'abord, j'exige qu'il ne revoie plus une certaine Malvina.

TIBURCE, *à part.*

Plus souvent! (*Haut.*) Mais, mon oncle...

DUVIVIER.

Pas de mais ; mon pardon est à ce prix.

Mme DUVIVIER.

Allons, mon ami, si telle est la volonté de ton oncle, il faut t'y soumettre.

TIBURCE, *à part.*

Jamais de la vie!

Mme DUVIVIER.

C'est bien ; vous voyez que j'en fais tout ce que veux. Sois docile, rangé, économe surtout... L'économie c'est la première des vertus. (*Bas.*) As-tu de l'argent?

TIBURCE, *de même.*

Pas un sou.

Mme DUVIVIER.

Voilà un louis, et tais-toi.

TIBURCE, *à part.*

Quelle bonne femme que ma tante!

UN DOMESTIQUE, *entrant et restant au fond.*

Maître Durosel, notaire...

DUVIVIER.

Durosel!

ERNEST.

Un notaire!

LE DOMESTIQUE.

Il attend monsieur dans son cabinet... il apporte le contrat de mariage.

DUVIVIER.

Oh! le maladroit!

* Ernest, Duvivier, Mme Duvivier, Tiburce.

ERNEST.

Eh quoi! mon père, vous auriez songé...

DUVIVIER.

A te marier... Eh bien, oui, oui: mais c'est tout ce que vous saurez, monsieur le curieux.

ERNEST.

Me marier!

TIBURCE.

Tiens, cette idée!

DUVIVIER, *à sa femme.*

Venez, ma chère amie ; on nous attend...

TIBURCE, *à part.*

Et moi, je vais retrouver Malvina.

ENSEMBLE.

AIR *de la Reine d'un jour.*

Pour trouver le notaire
Qui nous attend tous deux,
En ce moment quittons ces lieux.
C'est encore un mystère ;
Mais tout s'éclaircira,
Et dès ce soir on le saura.

ERNEST.

Pour trouver le notaire
Qui les attend tous deux,
A l'instant il quittent ces lieux.
Quel est donc ce mystère?
Et qui donc m'apprendra
Quelle femme on me donnera?

TIBURCE.

Pour trouver le notaire,
Qui les attend tous deux,
A l'instant ils quittent ces lieux.
Quel est donc ce mystère?
Le meilleur de tout ça,
C'est qu'à sa noce on dansera.

M. et Mme Duvivier sortent par la droite, Tiburce et le Domestique par le fond.

SCÈNE IV.

ERNEST, *puis* PAULINE.

ERNEST, *seul.*

Un notaire, des préparatifs de fête... ce mystère que l'on me cache, ce mariage dont on me parle sans me dire le nom de ma fiancée... Oh! tout cela m'agite, me bouleverse... Mais qui donc mon père aurait-il pu me choisir? Je n'aime qu'une femme, je n'en connais qu'une seule qui puisse assurer mon bonheur... Oh! oui... ce doit être elle!

LE DOMESTIQUE, *introduisant Pauline par le fond.*

Par ici, mademoiselle; monsieur Duvivier est à vous dans un instant.

PAULINE.

Je vous remercie, je vais l'attendre.

Elle remet au Domestique, qui se retire, son châle et son chapeau.

ERNEST.

Pauline *!

PAULINE.

Ernest!

* Pauline, Ernest.

ENSEMBLE.

Air *de Paul Henrion.*

Ah! quel plaisir! quelle allégresse!
Je vous revois, moment d'ivresse!
Ce jour vous rendra ma tendresse...
Ah! pour mon cœur
C'est un jour de bonheur.

PAULINE.

Ah! je suis si heureuse de vous trouver! je suis si émue!

ERNEST.

Mais comment se fait-il...

PAULINE.

Que je sois ici... C'est votre père qui m'y a donné rendez-vous.

ERNEST.

Mon père!...

PAULINE.

Oui, mon ami; car lui et moi nous nous connaissons, et depuis longtemps.

ERNEST.

Je ne puis comprendre...

PAULINE.

Pardonnez-moi, Ernest, d'avoir eu un secret pour vous... Votre père autrefois m'a écrit.

ERNEST.

Il t'a écrit?

PAULINE.

Pour me supplier de ne pas entraver les études et l'avenir de son fils; de ne pas faire naître dans son cœur les mauvaises passions, et vous savez si j'ai bien rempli ses vœux...

ERNEST.

Tu es un ange!

PAULINE.

Dans cette lettre, il me parlait de sa reconnaissance, qui serait sans bornes; et hier, quand il vous a emmené, il m'a dit tout bas: « Je suis content de vous, mon enfant; je vous attends demain pour vous offrir la récompense dont vous êtes digne. »

ERNEST.

Il a dit cela; mais alors... Oh! plus de doute; ces apprêts, ce notaire, ce contrat... Pauline, chère Pauline, on veut nous marier!

PAULINE.

Nous marier!

ERNEST.

Est-ce que cela te surprend?

PAULINE.

Oh! non; car je puis l'avouer maintenant, c'était mon unique pensée, mon espoir le plus cher.

ERNEST.

Et cet espoir se réalise aujourd'hui.

PAULINE.

Aujourd'hui! oh! tant de joie! de bonheur!...

ERNEST.

Voici mon père!

PAULINE.

Ciel!

Elle porte la main à son cœur.

SCÈNE V.

Les Mêmes, DUVIVIER, *entrant par la droite.*

DUVIVIER, *avec bonté.*

Ah! vous étiez ensemble?

PAULINE.

Monsieur...

DUVIVIER.

Vous paraissez bien émue, mon enfant. Allons, remettez-vous; ne tremblez pas ainsi; vous êtes une bonne et honnête fille; vous vous êtes acquis des droits à mon estime, à mon amitié, à ma reconnaissance.

PAULINE.

Oh! vous ne me devez rien; ce que j'ai fait, c'est mon cœur qui me l'a dicté; c'est ma tendresse pour Er... pour votre fils...

DUVIVIER.

Je ne vous dois rien, dites-vous? Est-ce bien là votre pensée... Ainsi, mon fils occuperait une position brillante, et vous resteriez, vous, une petite ouvrière bien pauvre et sans ressource; non, mon enfant. Je ne suis ni injuste ni ingrat, et j'ai voulu, en fixant l'avenir de mon fils, fixer aussi le vôtre. Bientôt Ernest sera riche, et je ne veux pas que vous connaissiez le besoin.

PAULINE.

Que dit-il?...

ERNEST.

Comment!

DUVIVIER, *allant au secrétaire, et y prenant un papier plié* *.

Ce matin, j'ai songé à votre bonheur à tous deux; et en même temps que j'ai assuré sa fortune, j'ai voulu assurer votre sort. Prenez ce papier, c'est un contrat de rentes.

ERNEST.

Grand Dieu!

PAULINE, *passant rapidement à gauche* **.

De l'argent! de l'argent!

DUVIVIER.

Vous pouvez l'accepter sans crainte, car c'est à vous que mon fils devra le brillant mariage qu'il va bientôt contracter.

PAULINE.

Que dites-vous? Un mariage?

ERNEST.

Un mariage!

DUVIVIER, *jetant un regard sur Pauline, puis sur Ernest.*

Avez-vous pu penser...

PAULINE, *à part.*

Un mariage! (*Haut.*) Monsieur, me voilà prête à quitter votre fils, à me séparer de lui pour toujours; ma tâche est accomplie, et je vais m'éloigner. Mais gardez, gardez cet argent; la seule récompense que je rêvais, celle que je demandais à Dieu dans mes prières, c'était un peu d'affection de votre part et un peu de tendresse de la

* Duvivier, Pauline, Ernest.
** Pauline, Duvivier, Ernest.

sienne. Fille d'un pauvre soldat, j'ai porté trop haut mon ambition, et vous me l'avez fait cruellement sentir; mais si vous avez le droit de me repousser aujourd'hui, de me fermer votre cœur, j'ai le droit aussi, moi, de refuser vos bienfaits; j'ai le droit de rejeter cet argent que je n'ai pas gagné; non, monsieur, je ne l'ai pas gagné, car je rougirais de le recevoir.

DUVIVIER.

AIR : *Vaudeville de Taconnet.*

Que faites-vous ?

PAULINE.

Ah ! reprenez ce don,
Par un refus dussé-je vous déplaire,
Je me résigne à mon triste abandon.
Ne me condamnez pas à ce cruel salaire.
A votre fils, dans l'espoir seulement
De cet amour que j'en devais attendre,
J'ai pu donner mes jours, mon dévouement.
Jamais, monsieur, je n'ai voulu les vendre.
Jamais, jamais, je n'ai voulu les vendre !

Adieu, monsieur Ernest ; souvenez-vous quelquefois de Pauline.

ERNEST, *la retenant.*

Pauline ! au nom du ciel !

DUVIVIER, *bas.*

Pauvre enfant ! je ne croyais pas à tant d'amour, à tant de délicatesse.

AIR *de la Lucia.*

Je compatis à vos malheurs.
Mon enfant, du courage,
Et le temps séchera vos pleurs.
Tout s'efface à votre âge.
A Ernest.
Pour calmer sa raison, mon fils,
Auprès d'elle demeure ;
Mais songe aussi que nos amis
Vont venir dans une heure.

ENSEMBLE.

Je compatis à vos malheurs, etc., etc.

ERNEST et PAULINE.

Non, rien n'égale mes douleurs ;
Ce cruel mariage,
Malgré moi, fait couler mes pleurs...
Qu'il me faut de courage !

Duvivier sort par la droite.

SCÈNE VI.

ERNEST, PAULINE.

PAULINE, *fondant en larmes, en passant à droite.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ERNEST.

Pauline ! au nom du ciel ! calme-toi.

PAULINE.

Mais qu'avait-il besoin de m'abuser; pourquoi m'a-t-il bercée d'une vaine espérance; pourquoi m'a-t-il écrit... je n'en aurais pas moins été pour vous un guide, une amie, et je ne serais pas aujourd'hui si cruellement détrompée.

ERNEST.

Pauline ! chère Pauline ! je t'en conjure! Écoute-moi, le mariage qui t'afflige ne se fera pas.

PAULINE.

Il ne se fera pas, dites-vous? Et la volonté de votre père, à laquelle il faudra bien vous soumettre. Oh ! je crois que vous m'aimez, Ernest, je vous aime tant, moi, que vous ne pouvez, comme lui, me repousser avec indifférence; mais plus tard, quand on vous défendra de me voir, quand on vous présentera une fiancée belle et riche, vous donnerez peut-être un dernier souvenir, un dernier regret à la pauvre ouvrière qui n'aura plus qu'à mourir.

ERNEST.

Mourir ! toi !...

PAULINE.

Et que voulez-vous que je devienne, Ernest, quand je vous aurai perdu; je serai sans appui, sans soutien dans ce monde? Il ne me restait que mon père, pauvre soldat mutilé par la mitraille: Un jour, brisé de douleur, prêt à s'éteindre, il me donna une lettre pour un vieux prêtre qu'il avait défendu, sauvé dans la révolution. « C'est pour lui, me dit-il, que j'ai reçu l'affreuse blessure qui a détruit ma carrière; va le trouver, mon enfant; dis-lui que tu n'as plus de père, et il t'en servira. » Le lendemain, tout était fini; et lorsque arrivée à Châlons je cherchais ce bon prêtre, on me dit qu'un héritage, une fortune lui étaient venus, et qu'il avait quitté le pays. Dieu m'abandonnait de nouveau; j'étais orpheline pour la seconde fois... Enfin j'arrivai à Paris, où je vous ai vu, Ernest; où je vous ai aimé comme j'aurais aimé mon père, ma mère, toute une famille dont vous me tenez lieu... Et quand on nous sépare pour toujours, vous ne comprenez pas que la douleur brise mon âme; vous ne comprenez pas que je n'ai plus qu'à mourir.

ERNEST.

Pauline !...

AIR *du Soleil de ma Bretagne.*

Un jour, crois-moi, nos maux pourront finir,
Ne perdons pas à jamais l'espérance...
Toi, me quitter, en proie à la souffrance !
Sans mon appui que vas-tu devenir ?

PAULINE.

A la bonté divine
Se confiera Pauline.
Mais si le ciel, hélas !
Ne me secourait pas,
Ah ! pour jamais, abandonnant Paris,
J'irai mourir sous mon toit solitaire,
Et demander dans ma douleur amère,
A côté de mon père,
Une tombe au pays.

Fausse sortie.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OSCAR, *entrant par le fond.*

OSCAR, *la ramenant.*

Eh bien, eh bien, on s'en va quand j'arrive... Est-ce que je serais en retard pour le déjeuner ? ça m'étonnerait. Ah ça, mais qu'est-ce que vous avez donc ? (*Regardant Ernest.*) Un visage d'un mètre... (*regardant Pauline*) et des pleurs. Vous n'avez donc pas vu le papa Duvivier ?...

PAULINE.

Je l'ai vu.

OSCAR.

Eh bien, cet espoir, ce mariage ?...

PAULINE.

C'était un rêve !

OSCAR.

Un rêve !... mais enfin cette récompense ?...

PAULINE.

De l'argent !

OSCAR.

Ah ! patatra !

ERNEST.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il veut me marier a une autre.

OSCAR.

A une autre ! allons donc ! je verrai monsieur Duvivier ; je le fléchirai, je l'attendrirai par mon éloquence ; il ne me résistera pas, à moi, quand je lui dirai d'une voix touchante : « Père Duvivier, il y a dix-neuf ans que je fais mon droit, et en voilà bientôt trois que je connais ces pauvres enfants ; ne faites pas leur malheur en désunissant deux êtres si bien faits l'un pour l'autre ; votre fils a un cœur, un bon cœur, père Duvivier ; mais il ne peut pas l'offrir à l'épouse que vous lui destinez, puisqu'il appartient déjà à Pauline, et que vous ne lui en avez pas fait un autre de rechange. Vous ne lui avez donné qu'un cœur, père Duvivier, et qui de un paye deux, ça ne se peut... » Hein ? est-ce que vous croyez que ça ne lui arrachera pas des larmes ?

Ritournelle du chœur suivant. La société commence à entrer. Les Invités viennent du fond et se dirigent vers la gauche.

ERNEST.

Eh ! il ne t'écoutera même pas. Ah ! mon Dieu ! du monde ; Pauline, il faut nous séparer. Mais quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, je ne serai jamais à une autre que toi.

PAULINE.

Hélas ! puissiez-vous dire vrai ! Adieu ! adieu ! (*Elle va pour sortir, mais arrêtée par le monde qui arrive, elle est forcée de rester.*) Comment sortir maintenant ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. ET Mme DUVIVIER, INVITÉS *rangés au fond.*

CHOEUR.

AIR *de la Cachucha* (de M. Hormille).

Allons, empressons-nous d'accourir tous ensemble.
Faisons nos compliments au nouvel avocat.
Avant le déjeuner pour lequel on s'assemble,
Célébrons le succès du jeune lauréat.

DUVIVIER, *entrant avec sa femme par la droite.*

Encore cette jeune fille !

Mme DUVIVIER, *présentant Ernest.*

Permettez que je vous présente notre nouvel avocat, notre futur Démosthène.

OSCAR, *se détournant.*

Ah ! mon Dieu !... cette voix... cette figure... (*Traversant le théâtre pour aller à Ernest.*) Dis-moi, cette dame qui vient de parler *...

ERNEST.

C'est ma mère !

Il remonte, et va causer avec les Invités.

OSCAR, *stupéfait.*

Sa mère !... (*L'examinant.*) Non, je ne me trompe pas ; c'est elle !... c'est bien elle !... c'est Fifine... (*Revenant à Pauline***.) Ma chère amie, séchez vos larmes, vous épouserez Ernest.

PAULINE.

Que dites-vous ?...

OSCAR.

Vous l'épouserez, foi d'Oscar Bourichon ! car cette dame en robe jaune, sa mère enfin... c'est... c'est une amie qui n'a rien à me refuser. Vous allez voir l'effet que mon aspect va produire... Hum ! hum ! (*S'avançant vers Mme Duvivier, et saluant.*) Pardon... madame... j'ai l'honneur d'être...

Mme DUVIVIER, *descendant sur le devant, très-froidement.*

Monsieur...

OSCAR, *même jeu.*

Madame...

Mme DUVIVIER.

Monsieur ***...

OSCAR, *à part.*

Comment ! pas le moindre étonnement ! pas le plus petit cri de surprise ! (*Haut.*) Est-ce que je n'ai pas l'avantage d'être reconnu de vous ?

Mme DUVIVIER, *froidement.*

De moi ! non, monsieur.

* Pauline, à l'extrême gauche sur le devant ; Duvivier, Mme Duvivier occupés à parler aux Invités dans le fond ; Oscar, Ernest à l'extrême droite, sur le devant.

** Pauline ; Oscar, sur le devant à gauche ; Duvivier, Mme Duvivier, Ernest, dans le fond.

*** Pauline retirée à l'extrême gauche, Oscar, Mme Duvivier sur le devant ; Duvivier et Ernest avec les Invités dans le fond.

OSCAR, *s'assurant du regard si on ne les écoute pas.*

Mais je suis Oscar... Oscar Bouriebou... le jeune étudiant.

Mme DUVIVIER.

Monsieur Oscar! Ah! fort bien... un ami de mon fils... Monsieur, je suis enchantée d'avoir l'occasion de vous connaître.

Elle remonte au fond.

OSCAR, *abasourdi, passant à l'extrême droite.*

Ah! c'est trop fort!

PAULINE, *à part.*

Plus d'espoir!

DUVIVIER.

Allons, Amélie, conduis ces dames au salon.

OSCAR, *à part.*

Amélie!... je n'y suis plus du tout.

DUVIVIER.

Mon fils, offre la main à ta mère.

Reprise du chœur. Ernest, qui a donné la main à sa mère, jette un dernier regard sur Pauline; ils sortent par la gauche, suivis des Invités. Duvivier, qui se trouve le dernier, laisse aussi tomber sur la pauvre fille un regard de bonté.

PAULINE, *à Oscar, lorsque tout le monde est parti.*

Vous le voyez, c'était encore une erreur... Adieu!

Elle sort vivement par le fond.

SCÈNE IX.

OSCAR, *puis* Mme DUVIVIER.

OSCAR.

Pauvre petite! et je ne puis rien, absolument rien pour elle!

Mme DUVIVIER, *arrivant par la gauche, et s'assurant si personne ne l'observe.*

Bonjour, Oscar*!

Elle lui frappe sur l'épaule.

OSCAR, *stupéfait.*

Hein!... ah! bah!... Je ne m'étais donc pas trompé! mais pourquoi donc, tout à l'heure, faisiez-vous semblant de ne pas me reconnaître?

Mme DUVIVIER.

Eh bien, et mon mari, et mon fils, et tout ce monde qui était là?

OSCAR.

C'est juste; je n'étais qu'un imbécile.

Mme DUVIVIER.

Ah! dame, les temps ne sont plus les mêmes; je me rappelle bien quelquefois que j'ai été grisette, mais je me souviens toujours que je suis épouse... que je suis mère!

OSCAR.

C'est bien, j'approuve.

Mme DUVIVIER.

Seulement, en vous revoyant après une si longue séparation, je m'étais promis de venir vous retrouver, afin de serrer la main d'un ancien ami...

* Mme Duvivier, Oscar.

OSCAR.

Ah! voilà une bonne parole, qui me fait un plaisir... (*A part.*) Pour Pauline surtout, que j'ai promis de rendre heureuse.

Mme DUVIVIER.

Ah ça, voyons, qu'est-ce que nous faisons maintenant?

OSCAR.

Moi, toujours la même chose; il y a dix-neuf ans que je fais mon droit.

Mme DUVIVIER.

Comment! encore!... paresseux!

OSCAR.

J'ai pensé souvent à vous... plus d'une fois j'ai contemplé vos lettres, votre portrait... que j'ai conservés...

Mme DUVIVIER.

Et qu'il faudra me rendre.

OSCAR.

Certainement, quand vous voudrez.

Mme DUVIVIER.

Ah ça, et le quartier Latin, mon vieux quartier Latin, que je n'ai pas vu depuis si longtemps... s'y amuse-t-on toujours? s'adore-t-on toujours? flâne-t-on toujours?

OSCAR.

Si on flâne!... à mort!... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit pour l'instant... venons au fait. Le papa Duvivier veut faire épouser à son fils je ne sais quelle demoiselle du grand monde...

Mme DUVIVIER.

Un mariage superbe, et qui doit le mener à tout...

OSCAR.

Le mener à tout, non, ça le mènera pas à faire son devoir, et son bonheur, en épousant la petite Pauline, qu'il aime, et dont il est aimé.

Mme DUVIVIER.

Allons donc, mon fils est trop raisonnable pour songer à en faire sa femme.

OSCAR.

Au contraire, il y songe, et moi qui ai promis de m'intéresser à eux, je viens vous demander de consentir à leur mariage.

Mme DUVIVIER, *froidement.*

Vous êtes fou!... Comment! mon fils, un avocat, prendre pour femme une petite grisette!...

OSCAR.

Eh bien, et votre mari!... un banquier!... qu'est-ce qu'il a donc épousé, s'il vous plait?

Mme DUVIVIER.

Moi, c'est bien différent!

OSCAR.

Mais vous ne savez donc pas que Pauline... c'est la vertu, c'est la sagesse en personne! qu'elle aime Ernest de toute son âme, et que si on le marie avec une autre, elle est capable d'en mourir.

Mme DUVIVIER.

En mourir!

OSCAR.

Oui, madame, oui, il y a de ces amours-là

parmi les grisettes... parmi les nouvelles, bien entendu.

Mme DUVIVIER.

Allons, je verrai cette petite.

OSCAR.

A la bonne heure !

Mme DUVIVIER.

Je la consolerai.

OSCAR.

C'est très-bien !

Mme DUVIVIER.

Et je lui ferai entendre raison.

OSCAR.

C'est... du tout, ça n'est plus ça... Vous lui direz que vous consentez.

Mme DUVIVIER.

Encore une fois, ça ne se peut pas.

OSCAR.

Je ne sais pas si ça se peut, mais ça sera.

Mme DUVIVIER.

Non !

OSCAR.

Si !

Mme DUVIVIER.

Non ! non !

OSCAR.

Si ! si ! saperlotte, si ! car si vous ne me l'accordez pas au nom de notre amitié d'autrefois...

Mme DUVIVIER.

Eh bien ?

OSCAR.

Eh bien, je vous le demanderai au nom de ces lettres, de ce portrait, dont je vous parlais, et que je garde.

Mme DUVIVIER, *troublée.*

Mes lettres, mon portrait !... eh quoi ! vous seriez capable...

OSCAR.

Je suis capable de tout, pour que Pauline soit heureuse.

Mme DUVIVIER.

Monsieur, ce n'est point une plaisanterie; il y va de mon honneur... de celui d'une famille...

OSCAR.

Il y va aussi du bonheur et de la vie d'une pauvre enfant que j'aime, et je ne l'oublie pas... Et ces lettres, ce portrait, je ne les rendrai que si Pauline me l'ordonne elle-même ; si elle vient me dire : Je suis heureuse.

Mme DUVIVIER.

Eh bien, soit, aujourd'hui, ce soir, je vous le répète, je l'aurai vue.

OSCAR.

Et ce soir, je vous attendrai avec les objets en question... à la Chaumière.

Mme DUVIVIER.

A la Chaumière, moi !

OSCAR.

Oui, parce que là vous vous souviendrez peut-être de ce que vous avez été, parce que la vous serez peut-être un peu moins grande dame que vous ne l'êtes ici.

Mme DUVIVIER, *faiblissant.*

Comment! vous exigez...

OSCAR.

Allons donc, un bon mouvement !... Tenez, je vois que le bon naturel revient...

AIR : *Patrie, honneur, pour qui j'arme mon bras.*

Décidez-vous, car les instants sont chers ;
Séchez les pleurs qui coulent en cachette.
La femme riche en vain prend de grands airs,
J'entends parler le cœur de la grisette :
On peut changer de fortune et d'atours,
Mais un bon cœur ça doit rester toujours.
Oui, sous l'indienne ou bien sous le velours,
Le même cœur doit palpiter toujours.

Mme DUVIVIER.

Silence, on vient !

SCÈNE X.

DUVIVIER, Mme DUVIVIER, OSCAR.

DUVIVIER, *sur le seuil de la porte à gauche.*

Eh bien, chère amie, on n'attend plus que toi pour se mettre à table.

OSCAR.

Nous voici, monsieur, nous voici... (*D'un ton cérémonieux.*) Madame...

Il lui présente la main.

Mme DUVIVIER.

Monsieur !

Elle fait une révérence.

OSCAR, *à part.*

Je la tiens !... elle y viendra !

Ils sortent par la gauche. A l'orchestre reprise de l'air du chœur.

ACTE QUATRIEME.

Une chambre d'ouvrière, simple, mais propre et bien rangée ; porte au fond, une autre porte à gauche, au premier plan. Table, commode, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBURCE, MALVINA, *entrant par le fond.*

TIBURCE.

Ah ! c'est ici chez Pauline; je n'y étais jamais venu.

MALVINA.

Je l'espère bien.

TIBURCE.

Il est très-gentil son petit Louvre... c'est un peu mieux tenu que ton appartement.

MALVINA.

Il ne vient pas chez elle des monsieur Tiburce pour tout bouleverser...

TIBURCE, *avec fatuité.*

Hélas! non, la malheureuse!

MALVINA.

As-tu fini, méchant?

TIBURCE.

Comment Pauline n'est-elle pas encore rentrée!... Il paraît que mon oncle en a un peu long à lui dire.

MALVINA.

Je suis d'une inquiétude sur le résultat de ce colloque...

TIBURCE.

Ah! bah!

MALVINA.

Ça me touche d'un peu près!

TIBURCE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

MALVINA.

C'est que j'ai aussi une visite à faire au sieur Duvivier.

TIBURCE.

Et que diable peux-tu lui vouloir?

MALVINA.

C'est des secrets de famille entre lui z'et moi.

TIBURCE.

Oh! z'et moi, je n'en suis donc pas moi, de la famille?

MALVINA.

Je ne dis pas... Au fait, voilà l'objet: A son départ de Paris, le susnommé Duvivier nous recommanda à Pauline et à moi deux jeunes bêtats de votre connaissance...

TIBURCE.

Deux bêtats!

MALVINA.

L'un des deux en question se plaça sous mon aile; il avait la taille moyenne, les cheveux blonds, le teint coloré, le menton rond, et répondait au nom de Tiburce...

TIBURCE.

Ah ça, mais c'est un signalement de caniche ça!...

MALVINA.

Le sieur Duvivier nous confia donc la tutelle des petits, ajoutant qu'il y aurait récompense honnête...

TIBURCE.

Toujours comme pour un caniche.

MALVINA.

Et je grille de savoir comment il a reçu Pauline pour me présenter à mon tour.

TIBURCE.

Tu oserais te présenter devant mon oncle!

MALVINA.

Un peu, son neveu!... Comme disent les étudiants: audaces fortuna jalap...

TIBURCE.

Du tout, c'est juvat.

MALVINA.

Juvat, jalap, peu importe... je verrai le sieur Duvivier.

TIBURCE.

Et qu'est-ce que tu lui diras?

MALVINA.

C'est bien simple... Je lui dirai, en te présentant:

AIR *du Philtre Champenois.*

Pour en faire un homm' de mérite
Vous me l'aviez confié jadis;
Ma tâche est enfin accomplite;
Voyez votre neveu; je dis,
Que le v'là des plus dégourdis:
Dans l' but d'obtenir vot' suffrage,
D'un peu godiche qu'il était,
En votre absence je l'ai fait
Très-spirituel à mon image.

TIBURCE, *parlé.*

Ne t'égratigne donc pas.

ENSEMBLE.

MALVINA.

Eh! mais, je croi
Qu'il s'ra content d' moi.

TIBURCE.

L'oncle, ma foi,
Sera content de toi.

MALVINA, *le faisant passer à droite.*

DEUXIÈME COUPLET.

Partout on vante sa tournure:
Le charmant carabin! dit-on;
Et cette longue chevelure,
Et cett' barbe sous le menton,
Ah! Dieu! quel genr'! quel chic! quel ton!
Il sait danser avec principes
Tout c' que permet l'autorité,
Bref, à l'école il est cité
Pour l'art de culotter les pipes.
Eh! mais, je croi, etc., etc.

TIBURCE.

Eh bien, je te conseille d'aller lui parler de ça!

MALVINA.

Comment?

TIBURCE.

Il te traitera joliment; tu peux être sûre qu'il te flanquera à la porte.

MALVINA.

A la porte, une femme comme moi!... Et sous quel prétexte?

TIBURCE.

Sous prétexte que tu m'aurais fait perdre mon temps, que je ne serais qu'un mauvais sujet, un ignorant. Enfin, puisqu'il faut tout te dire... il m'a défendu, sous peine de malédiction, de jamais te revoir.

MALVINA.

Il se pourrait!... Mais je suis volée!... Indignement volée!... J'espère que vous êtes prêt à braver sa volonté?

TIBURCE.

Oh! parfaitement prêt!... dès que je pourrai me passer de lui pour vivre, enfin dès que je serai reçu docteur... il ne faut guère que cinq années pour ça, en voilà trois que je travaille, et vu les progrès que j'ai faits, j'espère dans quatre ans et demi me trouver en état d'être reçu, et alors je me moquerai parfaitement de sa volonté... mais d'ici là, cher ange, je suis...

MALVINA.

Vous êtes... vous êtes un cornichon!

TIBURCE.

Plaît-il?

MALVINA.

Et puisqu'on veut nous séparer, puisque vou-

le voulez aussi, soit, je m'y résigne... Je vais m'enfermer chez moi, et je n'en sortirai plus; je ne vous reverrai jamais!... Adieu, monsieur, adieu ! (*Elle remonte comme pour sortir, puis redescend près de Tiburce dont elle prend le bras.*) Donnez-moi votre bras jusqu'à ma porte, car je ne pourrais me soutenir jusque-là; en passant, vous me payerez des huîtres chez Dagneaux, car je sens que le chagrin m'étouffe.

TIBURCE.

Pauvre chatte, tu me déchires le cœur!

Ils vont pour sortir.

SCÈNE II.

MALVINA, SOSTHÈNE, *très-élégamment vêtu;* TIBURCE.

SOSTHÈNE.

Ah! je trouve donc quelqu'un à la fin!

MALVINA *et* TIBURCE.

Sosthène!

TIBURCE.

Peste! comme te voilà ficelé!

MALVINA.

Vous avez l'air d'un prince russe.

SOSTHÈNE.

Ça vous étonne!... Mais au fait vous ne savez pas encore au juste ce que contenait la lettre que monsieur Duvivier m'a remise hier, vous n'êtes pas instruits du mystère qui m'a fait endommager à la fois, un pâté, une culotte, et le reste...

TIBURCE.

La tante est défunte, nous le savons.

SOSTHÈNE.

Oui, mais ce que je vous apprends, c'est qu'elle a laissé douze mille cinq cents livres de rentes!

TIBURCE.

Douze mille cinq cents livres!

MALVINA.

C'est un joli denier!

SOSTHÈNE.

Par malheur elle m'a donné un cohéritier.

TIBURCE.

Un cohéritier!... Diable! ça diminue ta part!

MALVINA.

Ah! bah!... et qui ça?

SOSTHÈNE.

La seule affection qui lui restât dans le monde, un être bien intéressant, que je vais vous présenter... (*Il ouvre la porte et fait entrer un vilain chien.*) Entrez donc, cher ami!

MALVINA.

Un chien!

TIBURCE, *riant.*

Ha! ha! ha!... Comment! c'est là ton cohéritier?

SOSTHÈNE.

Voilà mon cohéritier!

MALVINA.

Cet épagneul?

SOSTHÈNE.

Ce charmant épagneul mâtiné, que ma tante chérissait; elle a placé sa fortune sur nos deux têtes.

MALVINA.

Je trouve ce procédé humiliant pour la vôtre.

TIBURCE.

Quelle singulière idée elle a eue là!

SOSTHÈNE.

Heureusement, c'est moi qui ai l'administration des revenus, et vous comprenez bien que je ne donnerai pas à monsieur six mille deux cent cinquante francs de pâtée par an.

MALVINA.

Tiens, c'te bêtise!

SOSTHÈNE.

Cependant, je n'ai pas voulu lésiner... je l'ai mis en pension chez ma portière, qui lui fournit ses repas à raison de quatre francs cinquante centimes par mois.

MALVINA.

Et comment s'appelle-t-il?

SOSTHÈNE.

Il a un joli nom, un nom de berger; il s'appelle Némorin.

TIBURCE.

Mais pourquoi le promènes-tu avec toi?

SOSTHÈNE.

Ah! voilà! c'est encore une idée de ma tante; elle m'a imposée par testament l'obligation d'emmener cet intéressant animal dans toutes mes promenades, de peur qu'il ne s'ennuie à la maison, et il sait ça... il connaît la clause le farceur, car dès que je prends mon chapeau... aussitôt il prend...

TIBURCE.

Il prend le sien?

SOSTHÈNE.

Non; il prend un petit air gai, il remue la queue, et en route!... oh! il est pétri d'instinct! Némorin!... la patte à ce maître... Vous le voyez, quand on la lui prend, il la donne tout de suite; aussi je lui suis déjà très-attaché... Ah ça, mon cohéritier, tu vas me faire l'amitié de m'attendre à la porte.

TIBURCE.

Tu le mets dehors!

SOSTHÈNE.

Sans doute! Il aime beaucoup ça... ça convient à ses habitudes de propreté.

Il le met dehors.

MALVINA.

Mais vous ne nous dites pas ce que vous venez faire ici, chez Pauline?

SOSTHÈNE.

Je viens, dévoré d'inquiétude et de jalousie, savoir l'issue de sa visite chez le Duvivier.

TIBURCE.

Comment! tu penses donc toujours autant à ton amour?

SOSTHÈNE.

Autant... non... mais davantage, et si ses espérances d'hyménée étaient déçues, je serais prêt à lui offrir mon cœur, ma main et mon héritage.

* Tiburce, Malvina.

MALVINA.

Vous l'épouseries ?

SOSTHÈNE.

Entièrement !

TIBURCE, *faisant un pas vers le fond.*

Tiens !... on monte l'escalier, si c'était...

SOSTHÈNE, *passant à gauche.*

Oh! le cœur me bondit !

MALVINA, *à la porte du fond.*

En effet ! c'est elle !... Oh ! comme elle a l'air accablé !

SCÈNE III.

SOSTHÈNE, PAULINE, MALVINA, TIBURCE.

Pauline entre sans les voir.

ENSEMBLE.

AIR *de la Lectrice.*

TIBURCE, SOSTHÈNE, MALVINA.

Dieu ! quelle tristesse
Se peint sur ses traits !
L'ennui qui l'oppresse
Trahit ses regrets.

PAULINE, *à elle-même.*

Adieu sa tendresse
Qu'hélas ! je rêvais !
Pour moi la tristesse,
Pour moi les regrets.

Tous s'approchent d'elle.

PAULINE.

Ah ! c'est vous mes amis, vous m'attendiez ?

SOSTHÈNE.

Nous vous attendions, mademoiselle.

PAULINE.

Hélas ! je devine le motif qui vous amène !

TIBURCE.

Comme elle est pâle !

SOSTHÈNE.

Il y a eu du grabuge.

MALVINA.

Oui, nous désirions savoir...

PAULINE.

Le résultat de ma démarche... Ne m'interroge pas, Malvina; j'ai ressenti déjà trop de honte, j'éprouve encore trop de douleur.

MALVINA.

Pauvre fille! va, je devine; des ingrats, des purs ingrats.

PAULINE.

Non, personne n'a été ingrat envers moi, on a voulu au contraire me payer généreusement.

TOUS.

Comment ?

PAULINE.

Oui, on m'a offert de l'argent.

TOUS.

De l'argent !

MALVINA.

C'est affreux ! c'est abominable !... et combien t'offrait-on ?

PAULINE.

Oh ! qu'importe!

MALVINA.

C'est juste... Décidément, Tiburce, je n'irai pas chez monsieur votre oncle.

TIBURCE.

Et tu feras bien !

SOSTHÈNE.

Mademoiselle Pauline, je connais quelqu'un qui vous aime, un jeune homme très-comme il faut, qui ne vous offrirait pas de l'argent, lui !

PAULINE.

Que voulez-vous dire ?

SOSTHÈNE, *la faisant descendre un peu vers la gauche.*

J'ai douze mille cinq cents livres de rentes; il est vrai que ma tante m'a donné un cohéritier, mais ma part est bien supérieure à la sienne. Eh bien! mon nom, mon rang, ma fortune, moi-même et mon cohéritier, je vous offre tout cela, en un mot, je mets ma main à vos pieds.

TIBURCE.

Tiens ! le voilà déjà qui fait sa demande, lui ?

MALVINA.

Mazette... il ne perd pas de temps... Il est ardent... comme sa barbiche !...

SOSTHÈNE.

Vous ne répondez pas ?

PAULINE.

Monsieur Sosthène... vous êtes un brave garçon; je vous suis reconnaissante de cette offre qui me rendrait heureuse, s'il y avait encore du bonheur pour moi dans ce monde.

MALVINA.

Eh bien ! tu as tort; à ta place, moi, je me vengerais de leurs grands airs... je ferais un coup de tête... un coup de désespoir, j'épouserais Sosthène.

SOSTHÈNE.

Merci !

TIBURCE.

Mais Ernest, vous ne nous en parlez pas ?

PAULINE.

Ernest obéira à son père.

SOSTHÈNE.

Ne vous dépêchez pas trop de me répondre, mademoiselle... Prenez tout le temps qu'il vous faudra pour bien réfléchir... je reviendrai... je reviendrai dans une heure.

TIBURCE, *à part.*

Diable ! faudra que je prévienne mon cousin.

MALVINA.

AIR : *La pièce, la pièce* (Ambassadrice).

Au revoir, ma chère;
La douleur, j'espère,
Bientôt passera,
La gaieté viendra.

SOSTHÈNE.

Pour mari, mademoiselle,
Prenez-moi, j'ai du quibus ;
Vous porterez la dentelle
Et n'en repriserez plus.

MALVINA.

Pleurer, c'est par trop godiche,
Et puis ça gâte les yeux ;
Épouse-le, deviens riche,
Rien que pour te venger d'eux.

ENSEMBLE.

Au revoir, ma chère, etc.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE IV.

PAULINE, *seule.*

Un autre amour... un autre mariage, disent-ils... comme si je pouvais à mon gré arracher de mon cœur ma tendresse pour Ernest, comme si je pouvais, en un jour, oublier tous mes beaux rêves, toutes mes belles espérances... Oh! non, non, tout est fini pour la pauvre Pauline!... Ernest, je n'ai jamais aimé que toi... c'est toi seul que j'aimerai.

SCÈNE V.

Mme DUVIVIER, *entrant avec précaution ;* PAULINE.

PAULINE.

Que vois-je!... Sa mère!

Mme DUVIVIER.

Oui, mon enfant; sa mère, qui a voulu vous voir, vous parler en secret!

PAULINE.

A moi, une pauvre ouvrière? comment se fait-il?

Mme DUVIVIER.

C'est que la pauvre ouvrière tient en ce moment mon repos et mon bonheur entre ses mains.

PAULINE.

Que voulez-vous dire?

Mme DUVIVIER.

Pauline, je vous connais depuis longtemps, et je vous connais bien... je sais ce que vous a écrit autrefois mon mari, et les espérances que cette lettre vous a données... un mariage, n'est-ce pas?

PAULINE.

Je l'avoue, madame, j'ai osé croire...

Mme DUVIVIER.

Eh bien, quand vous m'aurez entendue, si vous le voulez toujours, ce mariage s'accomplira.

PAULINE, *avec joie.*

Grand Dieu!... se peut-il!... oh! parlez, parlez vite, madame; par quels sacrifices puis-je acheter un pareil bonheur... Dites sans crainte, je n'hésite pas... je suis prête!

Mme DUVIVIER.

Ce qu'il vous faudra sacrifier, Pauline, c'est la fortune, c'est l'avenir de mon fils!

PAULINE.

Son avenir? je ne vous comprends plus!

Mme DUVIVIER.

Ecoutez-moi donc; écoute-moi, pauvre fille... car il s'agit d'Ernest et nous devons nous comprendre! Oui, grâce à toi, à tes soins, à tes conseils, Ernest est devenu un homme distingué; grâce à toi, il peut arriver un jour aux emplois les plus élevés; mais pour entrer dignement dans le monde, il lui faut une fortune que nous ne pouvons pas lui donner nous, une fortune que doit lui apporter celle qu'il épousera; une femme dont la position, le nom ou le passé ne seront pas un obstacle à sa carrière.

PAULINE.

Madame!

Mme DUVIVIER.

Une femme, enfin, qui ne sera ni ce que tu es, ni ce que je fus moi-même!

PAULINE.

Vous!

Mme DUVIVIER.

Eh! mon Dieu, oui, j'étais une simple grisette comme toi; monsieur Duvivier m'a aimée, il m'a épousée malgré sa famille, et tandis que ses deux frères, grâce à de brillants mariages, se sont élevés dans la magistrature et le commerce, lui seul est resté avec son modeste patrimoine. Eh bien! si tu l'ordonnes, Ernest aussi refusera le mariage qu'on lui offre, il sacrifiera à l'amour de quelque temps l'avenir et la considération de toute sa vie!

PAULINE.

Si je l'ordonne... Mais comment cela peut-il dépendre de moi?

Mme DUVIVIER.

Je t'ai dit que j'étais à ta discrétion; tu vas maintenant apprendre pourquoi.

PAULINE.

Je vous écoute, madame.

Mme DUVIVIER.

Le ciel m'est témoin que j'ai toujours été bonne mère, que j'ai toujours respecté mon titre d'épouse, et que personne n'a mieux que moi mérité l'oubli et le pardon d'un égarement ou d'une faute de jeune fille. Eh bien! un homme qui s'intéresse à ton sort, monsieur Oscar.

PAULINE.

Oscar!

Mme DUVIVIER.

Possède depuis longtemps les preuves de cette erreur passée, il peut en les livrant détruire la paix de mon ménage.

PAULINE.

Oh! il ne le fera pas, madame.

Mme DUVIVIER.

Il le fera, car il m'en a menacée; il le fera, car il exige pour prix de son silence ton mariage avec Ernest.

PAULINE.

Mon mariage! oh! je comprends tout!

Mme DUVIVIER.

Tu vois bien que mon sort est entre tes mains; si tu l'exiges, il faudra que je consente à cette union pour racheter ses lettres.

PAULINE.

Assez, assez madame... Je vous ai d'abord écoutée en silence, parce que vous ne me parliez que de l'obstacle que je pourrais apporter à l'avenir d'Ernest, et qu'il me semblait que celle qui avait su guider jusqu'ici son esprit et son cœur pourrait peut-être l'encourager encore, parce qu'il me semblait que s'il m'avait nommée sa femme, ce titre sacré m'aurait donné de la force, de l'in-

telligence, peut-être, que j'aurais été ambitieuse pour lui, et que cette noble ambition aurait pu remplacer la fortune... Mais vous parlez de papiers qui peuvent vous perdre, et dont je me servirais pour forcer votre consentement! Oh! non, non, c'est un marché qu'on a fait en mon absence, un marché honteux, que je n'accepte pas!

Mme DUVIVIER.

Se peut-il!

PAULINE.

AIR: *Époux imprudent.*

Rassurez-vous, rassurez-vous, madame,
Car ce portrait, ces preuves, ces écrits,
Qui trop longtemps ont fait trembler votre âme,
Dès ce soir vous seront remis,
Oui, je renonce à votre fils.
Être sa femme et sa plus sûre amie,
Oh! c'était là le seul vœu de mon cœur;
Mais je ne veux pas d'un bonheur
Acheté par une infamie.

Mme DUVIVIER.

Chère enfant! pourquoi ne suis-je pas seule maîtresse du sort de mon fils! Pourquoi ne lui ai-je pas apporté de fortune! c'est toi seule alors que j'aurais voulu...

PAULINE.

Oh! ne me donnez pas de regrets... Les regrets m'enlèveraient mon courage, et j'en ai tant besoin... Quand devez-vous revoir monsieur Oscar?

Mme DUVIVIER.

Ce soir même, à la Chaumière.

PAULINE.

A la Chaumière!

Mme DUVIVIER.

Il l'a exigé... mon fils et mon mari m'y accompagneront.

PAULINE.

Vous m'y trouverez, madame.

Mme DUVIVIER.

Toi!

PAULINE.

Il faut bien que je sois là pour cette restitution, il faut aussi qu'Ernest m'y rencontre; il croira que je l'oublie déjà, il croira que je ne l'aime plus, et vous le trouverez alors plus docile à vos projets; vous lui direz, madame, que l'indifférence est entrée dans mon cœur; vous lui direz... que sais-je! que j'en aime un autre, et que je suis heureuse... Seulement, le jour où il conduira à l'autel la femme que vous lui destinez, vous, madame, pensez en secret à la pauvre Pauline dont le cœur se brisera de désespoir, et quand plus tard vous embrasserez ses enfants, priez Dieu pour moi, madame, car la douleur m'aura tuée!

Mme DUVIVIER.

Oh! non, non, ne dis pas cela... écoute, je te verrai quelquefois, je viendrai t'embrasser comme mon enfant... Tiens prends cette bague... porte-la en souvenir de moi!

PAULINE.

Cette bague!... oh! toujours! toujours. (*Elle l'embrasse. On frappe à la porte.*) Quelqu'un!

ERNEST, *en dehors.*

Pauline! c'est moi!

Mme DUVIVIER.

Grand Dieu!

PAULINE.

C'est Ernest!

Mme DUVIVIER.

S'il me voit, tout est perdu!

ERNEST, *en dehors.*

Mais ouvre donc!

PAULINE.

Par ici, madame, par ici!

Elle la fait entrer dans le cabinet à gauche et court ouvrir à Ernest.

SCÈNE VI.

PAULINE, ERNEST.

ERNEST, *jetant autour de lui des regards inquiets.*

Pauline, tu n'étais pas seule!

PAULINE.

Moi, non... si... j'étais...

ERNEST.

Tu ne sais pas mentir, et quand tes paroles ne te trahiraient pas, tes regards seuls te dénonceraient.

PAULINE.

Mes regards... je ne sais... je ne comprends pas.

ERNEST, *à part.*

Tiburce ne m'a pas trompé; il est là!

Il va vers la porte.

PAULINE.

Arrêtez!... je désire... je veux que vous n'entriez pas.

ERNEST.

Vous voulez?... Vous êtes chez vous, je dois me soumettre.

PAULINE.

Ah!

ERNEST.

Seulement vous me permettrez de vous dire qu'un pareil mystère est étrange et pourrait me surprendre, si Tiburce ne m'avait instruit de tout ce qui se passe.

PAULINE.

Monsieur Tiburce! et qu'a-t-il pu vous dire?

ERNEST.

Peu de chose; que Sosthène avait fait un héritage, qu'il vous offrait sa fortune et sa main... et qu'une jeune fille balançait rarement à accepter un offre pareille.

PAULINE.

Il vous a dit cela, et vous l'avez cru?

ERNEST.

Non, j'ai d'abord pensé qu'il voulait me tromper, ou qu'il s'abusait lui-même, et je venais ici, pauvre fou que j'étais, vous renouveler mes serments de tendresse et de fidélité.

PAULINE, *à part.*

Oh! c'est bien, c'est bien!

ERNEST.

Et quand j'arrive près de vous, plein de confiance, quand j'ai besoin de vous voir, de vous parler, moi, qui ai tant souffert de notre séparation, j'apprends que j'ai souffert seul...

PAULINE.

Seul !...

ERNEST.

Oui, seul, puisque vous acceptez les consolations d'un rival, puisque je vous trouve enfermée avec une autre personne qui est là... et qui se cache lâchement !

PAULINE.

Ernest !... oh ! pas d'injures !... au nom du ciel ! pas d'injures.

ERNEST.

Ah ! vous convenez donc?...

PAULINE.

Qu'il y a quelqu'un dans cette chambre; eh bien, oui, j'en conviens... et cette personne, que j'estime, vous devez la respecter aussi.

ERNEST.

Moi !

PAULINE.

Vous devez la respecter, vous dis-je !

ERNEST.

C'en est assez, mademoiselle; ainsi, vous refusez de me laisser entrer là?

PAULINE, *regardant la porte.*

Je refuse.

ERNEST.

Vous avouez alors que vous m'avez trompé, que vous m'avez trahi.

PAULINE, *idem.*

Je l'avoue.

ERNEST.

Et c'est au moment où je viens de braver la colère de mon père, au moment où je viens pour vous de résister à sa volonté, à ses ordres... Oh ! c'est infâme !

PAULINE, *à part.*

Pauvre Ernest !

ERNEST.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Ah ! répondez, Pauline, cet outrage
Me voila prêt encore à l'oublier.

PAULINE, *à part.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! soutenez mon courage.

ERNEST.

Quoi ! pas un mot pour vous justifier !
Au nom du ciel, dissipez mon alarme,
Je le sens là, tout peut se reparer;
Pour pardonner, je n'attends qu'une larme.

PAULINE, *à part.*

Ah ! malheureuse ! et je ne puis pleurer !

ERNEST.

Ecoutez, Pauline... il faut choisir... ou vous me donnerez la clef de cette chambre... ou je sortirai d'ici pour ne vous revoir jamais.

PAULINE, *à part.*

Oh ! ma promesse !... ma promesse !

ERNEST.

Eh bien ! répondez donc, j'attends.

PAULINE, *d'une voix étouffée.*

Adieu, Ernest !

ERNEST, *après un long temps et avec résignation.*

Adieu ! (*Il remonte la scène, s'arrête sur le seuil de la porte, et ajoute avec force :*) Je vous l'ai dit, c'est pour toujours !

Il sort en fermant rudement la porte.

SCÈNE VII.

PAULINE; *puis* Mme DUVIVIER.

PAULINE, *courant à la porte, comme pour le rappeler.*

Ernest ! (*Elle réprime aussitôt ce mouvement et tombe sur une chaise à droite, en sanglotant et en disant :*) C'est pour toujours !

Mme DUVIVIER *sort du cabinet, essuie une larme et court à Pauline* *.

Chère enfant, j'ai tout entendu, ton dévouement, ton courage... Oh ! crois bien que ma reconnaissance...

PAULINE, *se levant vivement.*

Ne me dites rien, madame... ne me dites rien... partez !

Mme DUVIVIER.

Comment ?

PAULINE, *avec égarement.*

Mais vous ne voyez donc pas que le désespoir s'empare de mon âme? vous ne voyez donc pas que les regrets me suffoquent, que la force va m'abandonner, et que cette parole, cette parole, je pourrais vous la reprendre?

Mme DUVIVIER.

Que dis-tu ?

PAULINE.

AIR *du Savoyard* (de Masset).

Partez, partez,
Il en est temps encore,
C'est moi qui vous implore,
D'ici sortez,
Je vous implore,
Partez ! partez !
Emportez vite la promesse
Que je vous ai faite en ce lieu;
Prenez pitié de ma faiblesse,
Disons-nous un dernier adieu.
Avant que la douleur n'accable
Ce cœur que l'on frappe aujourd'hui,
Avant que je ne sois coupable,
Avant enfin que je ne pense à lui.
Partez, etc.

Elle repousse Mme Duvivier jusqu'à la porte du fond pour la forcer à sortir.

Mme DUVIVIER, *l'embrassant.*

Adieu, adieu, mon enfant !

Elle sort.

SCÈNE VIII.

PAULINE, *tombant à genoux à gauche, avec larmes.*

Trémolo à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

Mon Dieu, un jour... soutenez-moi encore pendant un jour, et après, appelez-moi près de vous, près de mon père qui m'attend... car ici (*avec sanglots*) je serais trop malheureuse...

SCÈNE IX.

PAULINE, SOSTHÈNE.

PAULINE, *se relevant vivement.*

Quelqu'un... que me veut-on?... que voulez-vous ?

* Mme Duvivier, Pauline.

SOSTHÈNE, *d'un air aimable.*

Mademoiselle Pauline, je viens savoir si vous avez réfléchi, si vous acceptez...

PAULINE.

L'offre que vous m'avez faite de votre fortune, de votre main?... Ah! oui, je me souviens... je ne vous refuse pas, monsieur Sosthène...

SOSTHÈNE.

Se peut-il!... quel bonheur!

PAULINE.

Mais je n'accepte pas encore; je veux d'abord essayer de l'existence des fêtes et des plaisirs... (*elle va prendre son chapeau et son châle qu'en entrant elle a jetés sur une chaise au fond, à gauche*) et pour commencer, je sors avec vous... Votre bras, monsieur Sosthène; vous allez me conduire...

SOSTHÈNE.

Où donc?

PAULINE.

A la Chaumière!

Elle s'élance au dehors.

SOSTHÈNE.

A la Chaumière!

ACTE CINQUIÈME.

La Chaumière; à droite, l'orchestre; à gauche, le café; au fond, pavillon et galerie; au milieu du théâtre, la salle de danse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DANSEURS, TIBURCE, OSCAR, MALVINA, LE PÈRE LAHIRE.

Au lever du rideau, on est censé danser depuis longtemps, et l'on exécute la dernière figure d'un quadrille. La contredanse est ainsi formée : sur le devant de la scène, et tournant le dos au public, Oscar et Malvina, qui ont pour vis-à-vis Tiburce et une dame des chœurs. Danseurs à l'aile droite et à l'aile gauche pour compléter le quadrille. Pendant que l'aile droite et l'aile gauche font l'avant-quatre, Oscar et Malvina, qui se sont avancés près de la rampe, entament leur dialogue.

OSCAR.

Vous dites donc que vous êtes allée chez Pauline...

MALVINA.

Pauvre fille!... je l'ai laissée dans un bain de larmes.

OSCAR.

Nous la consolerons.

MALVINA.

Certainement... d'ailleurs Sosthène veut l'épouser.

OSCAR.

Lui! elle le refusera.

MALVINA.

Bah! il est bête, c'est vrai; mais il a douze mille livres de rente; c'est une circonstance atténuante.

TIBURCE, *à Oscar et à Malvina.*

A nous, là-bas!

Ils dansent.

LE PÈRE LAHIRE, *courant à Tiburce pendant l'avant-quatre.*

Eh bien, monsieur Tiburce... qu'est-ce que c'est que ces bras-là?

TIBURCE.

Ces bras-là?..... parbleu! ce sont les miens, père Lahire!

LE PÈRE LAHIRE.

C'est possible, mais tâchons de danser plus gentiment que ça.

Il reste au fond.

TIBURCE.

On y va!... Le pas de rosière... (*Il danse*) J'espère que c'est un peu vertueux, ça!... (*Après un instant.*) A toi, Malvina, baisse les yeux et veille sur tes gestes... Lahire te contemple!

MALVINA, *dessinant un petit pas chicard.*

C'est bon! on n'a jamais eu rien à redire à mes entrechats!

TOUS.

Le galop! le galop!... (*Après deux tours.*) Bis! bis!

L'orchestre recommence l'air du galop aussi fort que possible. Après la reprise du galop, les danseurs se répandent de tous les côtés : les uns vont dans le café, les autres dans la galerie, dans les bosquets. Enfin, pendant tout l'acte, on doit voir des promeneurs dans le café, les galeries, et dans la salle de danse.

SCÈNE II.

TIBURCE, OSCAR, MALVINA.

OSCAR.

Ouf! quelle chaleur!... je n'en peux plus...

MALVINA.

Vous disiez donc qu'elle n'épouserait pas Sosthène...

OSCAR.

Je le disais.

TIBURCE.

Pourquoi?

OSCAR.

Parce qu'elle épousera mieux que ça.

MALVINA.

Qui donc?...

OSCAR.

Beaucoup mieux que ça.

TIBURCE.

C'est peut-être moi!

OSCAR.

Encore mieux que ça.

TIBURCE.

Ah! ce monsieur!...

OSCAR.

Et j'ai le contrat de mariage dans ma poche sous la forme d'un portrait et d'un paquet de lettres.

MALVINA.

Mais expliquez-vous donc : vous parlez comme un rébus.

OSCAR.

C'est mon intention.

TIBURCE.

Tu ne veux pas nous dire le mot de l'énigme?

OSCAR.

Impossible, parole d'honneur!

MALVINA, *passant devant Oscar.*

En ce cas, Tiburce *, venez m'offrir de la bière, car j'ai le gosier *d'un sèche...* (*A Oscar.*) Adieu, gros logogriphe...

ENSEMBLE.

AIR *de Strauss.*

Pour boire et fumer un cigare,
Vers un bosquet dirigeons-nous;
Mais la danse qui se prépare
Bientôt nous réunira tous.

Oscar et Malvina disparaissent par le café.

SCÈNE III.

OSCAR, *puis* M. et Mme DUVIVIER, *paraissant au fond.*

OSCAR.

Certainement que je les marierai... Madame Duvivier est à moi, je la tiens là... et quant à son mari, le proverbe dit : Ce que femme veut, Dieu le veut... et ce n'est pas le bon Dieu ; son mari... le pauvre cher homme!... je crois même que ça n'est pas le diable.

DUVIVIER **.

Enfin nous voici à la Chaumière... votre désir est satisfait.

Mme DUVIVIER.

Et je vous remercie.

OSCAR.

Monsieur et madame Duvivier!... Tiens! je parlais justement de vous.

Mme DUVIVIER.

De nous?

DUVIVIER.

Et avec qui donc?

OSCAR.

Avec moi-même.

DUVIVIER.

Figurez-vous, monsieur, que madame a voulu à toute force que je la conduise ici... c'est un caprice...

OSCAR, *avec intention.*

Que je comprends parfaitement.

Mme DUVIVIER.

Ce jardin est charmant.

OSCAR.

Oui, il est bien changé; les arbres ont beaucoup poussé depuis...

Mme DUVIVIER, *vivement.*

Depuis que monsieur le fréquente?...

OSCAR.

C'est ça, depuis que je le fréquente... et si madame veut me permettre de lui faire les honneurs de cet endroit qu'elle ne connaît pas...

* Tiburce, Malvina, Oscar.

** Duvivier, Mme Duvivier, Oscar.

Mme DUVIVIER.

Vous êtes bien bon, monsieur...

DUVIVIER.

Quant à moi, je ne serais pas fâché de me mettre à la recherche...

OSCAR.

De Tiburce... il doit être au café, en train de consommer.

DUVIVIER.

En effet, Ernest a cru l'apercevoir en arrivant et je vais les trouver ensemble...

OSCAR.

Ne vous gênez pas; mon bras est à la disposition de madame.

ENSEMBLE.

AIR *des Enfants d'Adam et d'Ève.*

OSCAR.

Je vais lui tenir compagnie,
Courez chercher votre neveu,
Et sitôt la danse finie,
Nous nous reverrons dans ce lieu.

DUVIVIER.

Veuillez lui tenir compagnie,
Moi, je cours chercher mon neveu;
Et sitôt la danse finie,
Nous nous reverrons dans ce lieu.

Mme DUVIVIER.

Monsieur me tiendra compagnie;
Allez chercher votre neveu,
Et sitôt la danse finie,
Nous nous reverrons dans ce lieu.

Duvivier sort par le café.

SCÈNE IV.

Mme DUVIVIER, OSCAR.

OSCAR.

Ah! le voilà parti!

Mme DUVIVIER.

Maintenant ces lettres, ce portrait...

OSCAR.

Un moment, un moment...

Mme DUVIVIER.

Comment... hésiteriez-vous?...

OSCAR.

Du tout, du tout, je n'hésite pas... je les garde.

Mme DUVIVIER.

Que signifie...

OSCAR.

Cela signifie qu'Ernest et Pauline ne sont pas mariés; je n'ai encore assisté à aucune bénédiction nuptiale, je n'ai pas reçu le moindre billet de faire part.

Mme DUVIVIER.

Ce mariage, c'est Pauline elle-même qui y renonce, et je viens réclamer votre parole...

Pauline entre par le premier plan à gauche, se tient à l'écart et écoute.

OSCAR.

Ma parole, ma parole... j'ai dit pour que je restituasse les objets ci-contre, il fallait que le repos, que le bonheur de Pauline fussent assurés, en un mot, qu'elle vînt me dire elle-même : Rendez ces lettres, car je suis heureuse.

SCÈNE V.

Mme DUVIVIER, PAULINE, OSCAR.

PAULINE, *descendant au milieu.*

Rendez ces lettres, mon ami, je suis heureuse!

OSCAR.

Pauline!

Mme DUVIVIER.

Elle!

OSCAR.

Vous voulez...

PAULINE.

Je vous en prie.

OSCAR.

Et vous me jurez que vous n'aurez pas de regrets?...

PAULINE, *avec une gaîté forcée.*

Des regrets, moi!... oh! non, non... car j'ai pris mon parti, et ma vie va bien changer... Plus d'ennui, de tristesse! vous le voyez, déjà je viens à la Chaumière, je partage vos joies et vos plaisirs...

OSCAR.

Comment! vous qui me disiez encore hier que si Ernest vous abandonnait, vous iriez prier à Notre-Dame des Champs, et qu'ensuite...

PAULINE.

Oh! j'étais folle..... j'étais folle quand j'ai dit cela... mais le calme et la raison sont revenus; j'ai compris alors toute la distance qui nous séparait, et j'ai compris aussi, mon ami, que nous ne devions pas abuser de la position où se trouve madame... Compromettre sa réputation, son honneur, c'est une action dont vous êtes incapable!

OSCAR.

Certainement que j'en suis incapable..... mais vous?...

PAULINE.

Moi! oh! je ne songe plus à ces rêves, à ces illusions... On m'offre un beau mariage, une fortune... la fortune, c'est la joie, c'est le bonheur... et tenez, il faut que rien ne vienne attrister nos jours de plaisirs et de fêtes, il faut oublier jusqu'à ces lettres, ces vilaines lettres que vous avez là, n'est-ce pas?

OSCAR, *les tirant de sa poche.*

Oui, les voilà... avec le portrait.

PAULINE, *les donnant à Mme Duvivier. Avec dignité.*

Et nous vous les rendons, madame.

OSCAR.

Allons, c'est fait, il n'y a plus à y revenir.

Mme DUVIVIER.

Chère enfant, cette conduite noble et généreuse... (*Elle l'embrasse.*) Mais j'aperçois mon mari; il faut que je vous quitte. Adieu, mes amis, adieu!

Elle disparaît par le café.

SCÈNE VI.

PAULINE, OSCAR.

PAULINE, *qui jusque-là s'est contenue.*

Ah! maintenant, plus d'espoir! plus d'avenir!

OSCAR.

Elle pleure!... Ah! Pauline! Pauline! vous m'avez trompé!...

PAULINE.

Eh bien, oui, oui, mon ami, je vous ai trompé, oui, je l'aime encore, je l'aimerai toujours. Oh! oui, oui, je suis bien malheureuse!...

OSCAR.

Ah! saperlotte! et j'ai rendu ces lettres!

PAULINE.

Il le fallait pour notre conscience, pour notre dignité à tous deux... Et puis elle est venue chez moi simple ouvrière, non comme une grande dame qui ordonne, mais comme une pauvre femme qui supplie, et quand j'ai vu sa douleur et ses larmes, je n'ai plus songé que c'était le malheur de toute ma vie qu'elle exigeait, je n'ai pensé qu'à rassurer cette mère qui m'implorait pour son fils, à relever cette épouse qui m'implorait pour son honneur.

Ici, les habitués encombrent la salle de danse, et les musiciens reprennent place à l'orchestre.

OSCAR.

Oui, c'est-à-dire qu'elle nous a mis dedans tous les deux. Ah! Fifine! grande dame greffée sur enluminense, si je puis jamais te repincer...

On joue à l'orchestre l'annonce de la contredanse.

LAHIRE.

Allons, messieurs, invitez vos dames pour la contredanse!

PAULINE.

Ah! mon Dieu! nos amis vont revenir... tâchons de paraître calme, que personne ne voie mes larmes.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TIBURCE, MALVINA, ERNEST, DANSEURS, DANSEUSES, *puis* SOSTHÈNE *.

MALVINA, *entrant avec Ernest par le café.*

Mais venez donc, monsieur Ernest. Je vous dis qu'elle doit être ici.

PAULINE, *à part.*

O ciel! Ernest!

MALVINA.

Eh! tenez, la voilà!

ERNEST, *à part.*

Elle ici!... Ah! j'étouffe de colère!...

SOSTHÈNE **, *entrant par la gauche du premier plan.*

Pardon, mademoiselle Pauline, si je me suis fait attendre; c'est Némorin qu'on n'a pas voulu laisser entrer; j'ai eu beau vouloir prendre son

* Tiburce, Malvina, Ernest, Pauline, Oscar.

** Tiburce, Malvina, Ernest, Sosthène, Pauline, Oscar.

billet, impossible; on l'a retenu au bureau des cannes. Eh bien! dansons-nous?

PAULINE, *avec effort.*

Oui, oui, certainement. Allons, allons danser.

ERNEST, *à part.*

Danser!... (*Remontant un peu, et s'approchant de Pauline**.) Pardon, mademoiselle, si je me permets de troubler vos plaisirs...

SOSTHÈNE, *à part.*

Allons! qu'est-ce qu'il lui veut celui-là?

PAULINE.

Monsieur!

ERNEST.

Je remercie le hasard qui me fournit l'occasion de m'assurer du peu de durée de vos chagrins.

MALVINA.

Pardine! ne faudrait-il pas toujours larmoyer!

TIBURCE.

Si on portait le deuil des infidèles, on serait toujours en noir, mon cher.

ERNEST, *à Pauline.*

Je suis sûr maintenant qu'il ne vous reste aucun regret.

SOSTHÈNE, *avec fatuité.*

Eh! mais, mon bon... on l'a consolée.

ERNEST.

C'est ce que je vois, monsieur. Je vous en fais mon sincère compliment, mademoiselle.

PAULINE, *à part.*

Ah! tant d'ironie!

OSCAR.

Elle ne répond pas... elle se laisse accuser.

ERNEST.

Je serai le premier à m'applaudir d'une résignation qui provoque la mienne. J'aurais eu peut-être des regrets et de la pitié; je n'aurai plus désormais que de l'indifférence et du mépris.

Il sort par la gauche.

PAULINE.

Ernest!... (*A part.*) Du mépris, mon Dieu! du mépris!

SOSTHÈNE.

Qu'est-ce qu'il dit?

LAURE.

En place pour la contredanse!

TOUS.

En place.

SOSTHÈNE, *criant.*

Un vis-à-vis!

OSCAR, *amenant une danseuse vieille et laide.*

Voilà! (*A part, désignant Pauline.*) Comme ça je ne la perds pas de vue.

La contredanse commence. Sosthène et Pauline occupent l'aile gauche, Oscar l'aile droite, Tiburce et Malvina sont à la face.

SOSTHÈNE, *pendant que Tiburce, Malvina et les autres dansent.*

A-t-on vu cet Ernest! Si je n'avais eu pitié de sa position...

PAULINE, *à part.*

Il est parti... Oh! maintenant, cette gaieté, ce bruit me font mal... je n'ai plus la force de les supporter. (*Amenant Sosthène sur le devant du théâtre à gauche.*) Monsieur Sosthène, j'ai un service à vous demander.

SOSTHÈNE.

Un service!

PAULINE.

Prenez cette lettre que j'ai écrite pour Ernest...

SOSTHÈNE.

Pour Ernest!

PAULINE.

C'est la dernière. Prenez aussi cette bague que je veux lui renvoyer: demain vous lui remettrez tout cela.

SOSTHÈNE.

Demain! quelle idée!...

Il met la bague à l'index de sa main droite.

PAULINE.

Demain seulement, vous me le promettez!

SOSTHÈNE, *retournant à sa place.*

C'est convenu, quoique je ne comprenne pas.

PAULINE, *à part.*

Et maintenant, partons, partons vite.

Elle sort par le premier plan, à gauche.

SOSTHÈNE.

A nous, chère amie!... Eh bien! et ma danseuse? je n'ai plus de danseuse.

OSCAR.

Où est donc Pauline?

SOSTHÈNE.

Évanouie... disparue... partie... Je n'ai plus de danseuse.

OSCAR.

Tiens, prends la mienne, je t'en fais cadeau. Adieu.

Il sort par le premier plan, à gauche.

SOSTHÈNE, *prenant la place d'Oscar.*

Il est gentil, le cadeau!... Mais maintenant, je n'ai plus de vis-à-vis! c'est très-désagréable. Où diable est-elle? Pauline! Pauline!

Il se met à courir vers le café, et se heurte contre M. Duvivier, qui paraît.

SCÈNE VIII.

DUVIVIER, SOSTHÈNE *sur le devant à gauche*, DANSEURS *un peu dans le fond. Le quadrille continue.*

DUVIVIER.

Ah!

SOSTHÈNE.

Pardon, monsieur; je ne vous voyais pas.

DUVIVIER.

Mais c'est monsieur Sosthène Godard!

SOSTHÈNE.

C'est monsieur Duvivier!

DUVIVIER.

Où courez-vous donc ainsi?

SOSTHÈNE.

Est-ce que je sais, moi? Je cherche ma danseuse: je suis furieux!

DUVIVIER.

Furieux! Mais il me semble qu'au contraire

* Tiburce, Malvina, Sosthène, Ernest, Pauline, Oscar.

vous devez être enchanté; car enfin on m'a dit que vous allez vous marier, épouser l'objet d'une ancienne passion.

SOSTHÈNE.

Tiens, vous savez!... (*Avec fatuité.*) Oui, en effet, monsieur, je vais faire un mariage d'inclination, de pure inclination. (*Se caressant le menton.*) J'ai tout lieu de croire qu'on m'adore, qu'on m'idolâtre.

DUVIVIER, *remarquant la bague qu'il a au doigt.*

Permettez, permettez, vous avez là un bijou...

SOSTHÈNE.

Ah! cette bague... elle est d'assez bon goût, n'est-ce pas? je n'en porte que comme ça.

DUVIVIER, *la considérant.*

Je ne me trompe pas, c'est la bague de ma femme. D'où tenez-vous ce bijou, monsieur?

SOSTHÈNE.

D'où je... Ah! monsieur, cette question... c'est très-délicat...

DUVIVIER.

Répondez.

SOSTHÈNE.

Répondez, répondez...

DUVIVIER.

Eh bien?

SOSTHÈNE.

Eh bien! ce joyau m'a été donné par une femme délicieuse que j'aime, que j'adore, et dont je suis aimé; ceci doit vous calmer, je pense.

DUVIVIER.

C'est impossible, monsieur. Vous êtes un effronté menteur.

SOSTHÈNE.

Hein! un effronté menteur! (*Ici le quadrille se rompt et tout le monde prend part à la scène.*) Ah ça, mais...

DUVIVIER.

Mais ça ne se passera pas comme ça! je vengerai cet affront, monsieur!

SOSTHÈNE.

Cet affront!...

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

ENSEMBLE.

AIR *des Farfadets.*

DUVIVIER.

Ah! je sens la fureur
Dans mon cœur.
Quoi! ce vil imposteur!
Ce menteur!
S'attaque à mon honneur!
Par malheur,
Qu'il craigne ma fureur!

SOSTHÈNE.

Ah! je sens la fureur
Dans mon cœur.
M'appeler imposteur
Et menteur!
Vraiment c'est une horreur!
Une erreur!
Qu'il craigne ma fureur!

LES AUTRES.

Pourquoi cette fureur
Dans son cœur!
Je tremble... sa frayeur,
Sa pâleur,
Me glace ici de peur..
Quelle erreur
Irrite leur fureur?

SCÈNE IX.

DUVIVIER, Mme DUVIVIER *et* ERNEST, *arrivant par le fond, à gauche*, SOSTHÈNE, MALVINA, TIBURCE, LE CHOEUR, *dans le fond.*

Mme DUVIVIER.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

DUVIVIER.

Ce qu'il y a, madame, ce qu'il y a!... demandez à monsieur de vous l'apprendre.

SOSTHÈNE.

Il faudrait que le suisse pour que je le pusse.

ERNEST.

Ne vous emportez pas, mon père; j'ignore l'objet de cette querelle; mais si quelqu'un vous a fait une insulte, c'est à moi qu'il en rendra raison.

Mme DUVIVIER.

Ernest!

SOSTHÈNE.

Comment! lui aussi! Le père, le fils... toute la famille. Ah! ma foi tant pis... j'avais promis de me taire jusqu'à demain, mais puisqu'on me cherche dispute, puisqu'on me force à parler, je vais parler... Je parle: Apprenez donc que cette bague, c'est Pauline qui me l'a remise.

TOUS.

Pauline!

Mme DUVIVIER, *à part.*

Ma bague!

SOSTHÈNE.

Avec cette lettre à l'adresse d'Ernest.

ERNEST, *la prenant.*

Une lettre de Pauline!

DUVIVIER.

Mais je ne comprends pas comment cette bague...

Mme DUVIVIER, *bas.*

Taisez-vous!

DUVIVIER, *étonné.*

Plait-il?

ERNEST, *qui ouvre la lettre.*

Que peut-elle m'écrire... O ciel! qu'ai-je lu?

TOUS.

Quoi donc? quoi donc?

ERNEST.

Écoutez.

SOSTHÈNE, *avec satisfaction.*

Ses adieux qu'elle lui fait.

ERNEST, *lisant.*

« Ernest, je ne suis pas coupable, je n'ai jamais » aimé que vous...

SOSTHÈNE, *déconcerté.*

Hein! qu'est-ce que j'entends là?

ERNEST, *continuant.*

» Je pars... Quand vous recevrez cette lettre, » j'aurai quitté Paris pour toujours, et vous n'en» tendrez plus parler de la pauvre Pauline. »

TOUS.

Il se pourrait!

ERNEST.

Vous le voyez, mon père, elle m'aimait toujours... Oh! vous avez causé son malheur et le mien.

DUVIVIER.

Mais ce mariage était une folie... une petite fille sans fortune; je ne pouvais y consentir.

OSCAR, *en dehors.*

La voilà! la voilà!

Il entre par le premier plan, à gauche, avec Pauline.

TOUS.

Pauline!

SCÈNE X.

DUVIVIER, Mme DUVIVIER, OSCAR, PAULINE, ERNEST, SOSTHÈNE, MALVINA, TIBURCE.

OSCAR.

Oui, Pauline que j'ai retrouvée, que je ramène, et de plus que je dote.

TOUS.

Comment ?

TIBURCE.

Tu la dotes, toi... panné !

OSCAR.

Je la dote, moi, panné... Monsieur et madame Duvivier, combien vous faut-il ? quelle dot exigez-vous de votre bru ? 50, 60, 80, 100,000 francs... demandez, faites-vous servir, je suis prêt à les donner.

DUVIVIER.

Que signifie...

Mme DUVIVIER.

Est-ce une plaisanterie ?

OSCAR.

Du tout, c'est la vérité dans son costume le plus décolleté.

TOUS.

Expliquez-vous.

OSCAR.

Voilà ! Quand je vis tout à l'heure Pauline s'échapper furtivement du bal, je compris que son dessein était de quitter Paris ce soir même. Heureusement je n'avais pas oublié ce qu'elle m'avait dit hier; et bien sûr que je l'y trouverais, je courus à Notre-Dame des Champs.

TOUS.

A Notre-Dame des Champs !

OSCAR.

J'arrive, il n'y avait plus dans l'église qu'un vieux prêtre qui officiait... et cette pauvre petite qui priait en pleurant; ça me fendait le cœur !... Bientôt ses sanglots devinrent si forts que je m'approchai pour la consoler, et en même temps que moi, le prêtre s'avançait vers elle. Mais tenez, Pauline, continuez... car l'émotion, la joie et la course que je viens de faire, ça m'étouffe... et je ne peux plus parler.

PAULINE.

Le bon prêtre me relève, s'informe de la cause de mon désespoir... et moi je lui dis tout, mes espérances trompées, mon découragement cruel, mon dessein d'aller mourir au pays. Alors je vois ce digne ministre s'attendrir et pleurer... — Si jeune ! si jeune encore et déjà malheureuse. — Il me fait promettre de retarder jusqu'à demain mon départ... il me demande mon nom, ma demeure. Je les lui dis. A ce nom, il pâlit, il chancelle... Pauline Cantel, s'écrie-t-il ?... la fille d'un soldat? — Oui. — Blessé sur la frontière d'Allemagne? — Oui, mon père. — En protégeant la fuite d'un pauvre ecclésiastique? — En effet. — Ah ! mon enfant, séchez vos larmes... plus de désespoir, plus de douleur, plus de départ !... car Dieu, qui m'a donné la richesse, ne m'a pas fait ingrat, et je puis en assurant votre bonheur payer ma dette à votre père.

TOUS.

Il se pourrait !

OSCAR.

Alors se tournant vers moi : Allez, monsieur, ajoute-t-il, allez trouver la famille de celui qu'elle aime, et offrez en mon nom pour cette jeune fille la dot qui lui plaira de fixer, 60, 80, 100,000 fr. s'il le faut.

AIR *de Madame Favart.*

Choisissez donc, et le digne homme
A votre choix applaudira...
Oui, fixez vous-même la somme
Et dès demain il vous la comptera.
Mais à votre place, et pour causes,
Puisqu'il s'agit d'établir ces enfants,
(*Montrant Ernest et Pauline.*)
Je ferais grandement les choses...
Je prendrais les cent mille francs.
Oui, faites grandement les choses,
Et prenez les cent mille francs.

DUVIVIER.

Ma foi ! arrangez ça vous-même.

OSCAR.

Tout de suite. (*Passant entre Pauline et Ernest, dont il joint les mains.*) Mes chers enfants, je vous ai réunis, je vous unis, je vous bénis... soyez gentils *.

ERNEST.

Pauline ! chère Pauline !

PAULINE.

Ah ! ce moment efface tout ce que j'ai souffert.

SOSTHÈNE.

Allons, il ne me reste au monde que mon cohéritier... je me consolerai dans les bras de Némorin.

TIBURCE.

A la bonne heure ! Ernest l'épouse, il fait son devoir.

MALVINA.

Et j'espère, monsieur Tiburce, que vous ferez le vôtre.

TIBURCE.

Certainement... Je suis son exemple, je deviens raisonnable, et pour commencer je romps.

MALVINA.

Vous rompez ! mais vous approuviez leur mariage.

TIBURCE.

C'était bien différent, eux... c'était un véritable amour.

MALVINA.

Eh bien ! et nous, monsieur ?

OSCAR.

Vous ? c'était une amourette.

MALVINA.

Je n'étais qu'une amourette !

CHOEUR FINAL.

AIR :

Pour eux, plus de souffrance !
Ah ! c'était là vraiment
La seule récompense
Pour un tel dévouement.

* Duvivier, Mme Duvivier, Pauline, Ernest, Oscar, Sosthène, Malvina, Tiburce.

FIN.

77770

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46.